mundsson
dr: Besse.

NAIS
IANCE

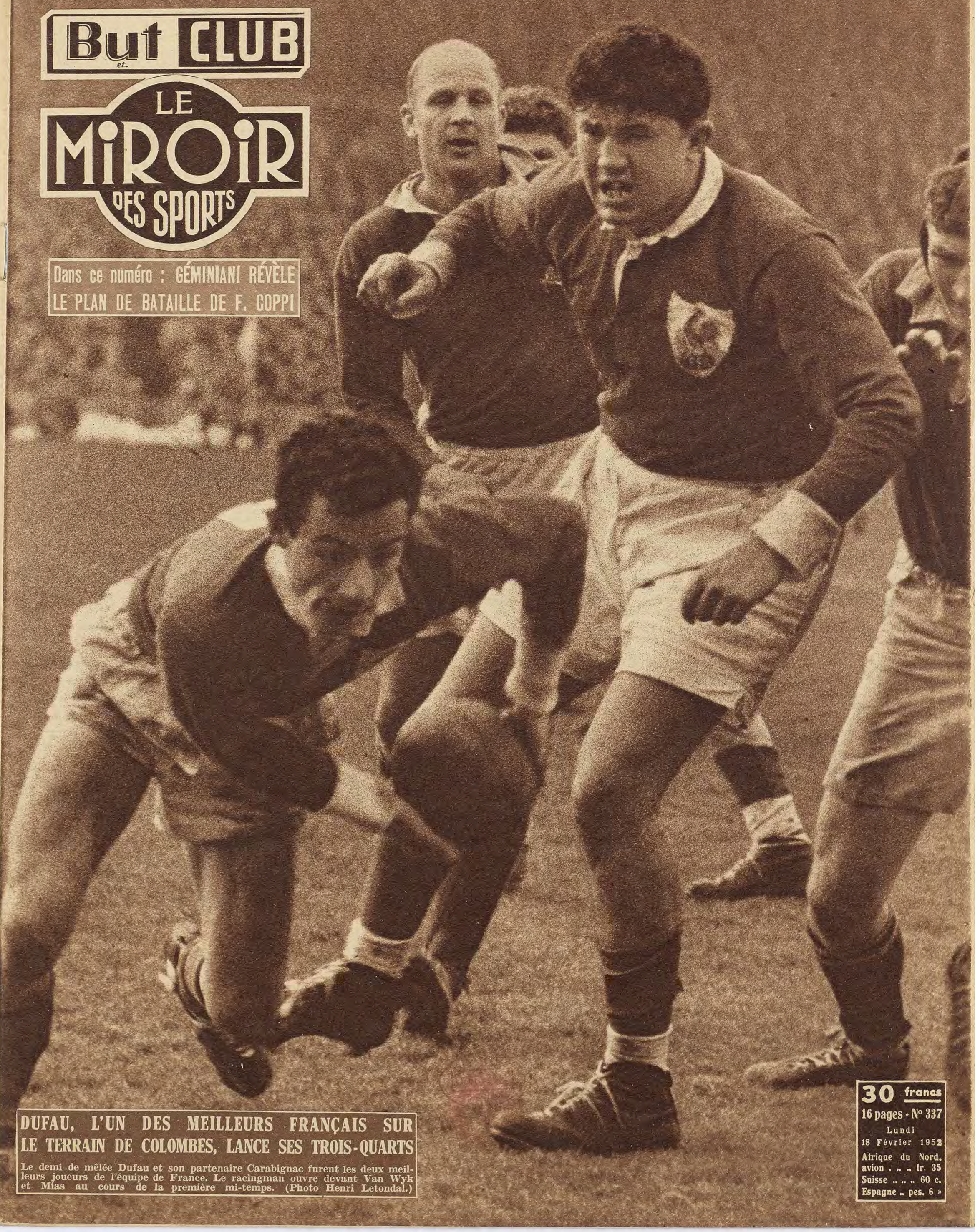
ette vic-
ment une
n, Vaast,
véritable
echnique.

ES !

arrêter
ecamps.

But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce numéro : GÉMINIANI RÉVÈLE LE PLAN DE BATAILLE DE F. COPPI



DUFAU, L'UN DES MEILLEURS FRANÇAIS SUR LE TERRAIN DE COLOMBES, LANCE SES TROIS-QUARTS

Le demi de mêlée Dufau et son partenaire Carabignac furent les deux meilleurs joueurs de l'équipe de France. Le racingman ouvre devant Van Wyk et Mias au cours de la première mi-temps. (Photo Henri Letondal.)

30 francs
16 pages - N° 337
Lundi
18 Février 1952
Afrique du Nord, avion . .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 60 c.
Espagne .. pes. 6 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE « DERBY » DU NORD S'EST SOLDÉ PAR UN MATCH NUL !

De notre envoyé spécial **Lucien GAMBLIN**

ROUBAIX. — La rencontre des équipes de Lille et de Roubaix donna lieu à un derby nordiste passionnant, suivi par les 15.000 spectateurs qui avaient envahi les installations du stade Amédée-Prouvost. Ce fut une lutte vive, ardente, constante et, sauf quelques accrochages, elle fut disputée sous le signe de la correction, malgré l'obstination manifestée dans chaque camp pour prendre l'avantage.

Le onze lillois a, dans l'ensemble, fourni le meilleur jeu. Ses équipiers pratiquèrent un football plus orthodoxe que celui de leurs adversaires. Néanmoins, ils manquent par trop de punch au moment voulu. Mais la conception des attaques, leur développement, jusqu'au shot, fut de premier ordre. On assista à maintes offensives menées avec une netteté incomparable par les cinq avants lillois, qui se passaient et repassaient le ballon au nez et à la barbe des demis et des arrières roubaisiens ! Et il fallut aux défenseurs du C.O.R.T. une généreuse dépense d'efforts, et même une certaine réussite, pour protéger leur but, qui ne fut forcé que deux fois au cours du match.

C'est grâce à leur courage et à leur vif désir de ne pas s'incliner devant leurs traditionnels adversaires que les équipiers de Da Rui doivent d'avoir réussi un match nul, qui se refusa longtemps et qui, du reste, ne fut obtenu que par un but marqué contre son camp par l'infortuné demi centre lillois Jean-Marie Prévost.

Les deux buts du onze de Lille furent réalisés par Janssen et Vincent et l'égalisation définitive par Derreudre.

L'équipe du L.O.S.C. semble s'être stabilisée à nouveau. Elle peut espérer une belle carrière en Coupe de France et sera difficile à déloger des deux premières places du championnat.

Quant au onze roubaisien, dont la forme et la qualité morale furent démontrés dimanche contre Lille, il créera pas mal de soucis à ses adversaires d'ici la fin de la saison.

Des joueurs des deux formations, les plus remarqués furent, pour Lille : Vincent, Van der Hart, Baratte, Janssen; pour Roubaix : Da Rui, Gianessi, Boury, Derreudre et Frutoso.

ROUBAIX-LILLE (2-2). Les Lillois ont dû concéder le match nul aux Roubaisiens. Sur une attaque de Dereuddre, Baratte, qui s'est replié, passe la balle à son gardien de but Val (de dos). A droite : J.-M. Prévost et Somerlynck.

Les Lillois ont pratique un meilleur football que les Roubaisiens, mais ces derniers ne se laissèrent pas dominer. Sur une attaque, Van der Hart contrôle devant Sésia et Derreudre. A dr. : Vandelvelde et Prévost qui masque Van Cappelen.

L'ailier gauche lillois Lefèvre a échappé au Roubaisien Delepaut, à terre. Da Rui est sorti et s'empare de la balle.

C.A.P.-AMIENS (2-1), samedi, à Saint-Ouen. Sur corner, l'inter droit Grizetti marque d'un heading. Le goal Cappart n'esquisse pas un geste. La balle ira dans les filets. Le C.A.P. a gagné.

←

★

→

VALENCIENNES - ROUEN (2-0). L'ailier de Rouen, Paluch, hors-jeu, a réussi à shooter. Il marque, mais l'arbitre, à droite, signale la faute. A gauche : V. Gomez et Pazur. Au fond : Rozé.

LE HAVRE - METZ (1-1). Le goal de Metz, Remetter, est sorti de sa cage et dégage du poing malgré la charge du Havrais Lombardini. Le Havre égalisa à la dernière minute par Merseman.

←

★

→

Une autre phase du match Valenciennes-Rouen. Le goal de Rouen, Thuau, se précipite sur la balle, dont il s'emparera malgré l'action de l'inter droit Roze. A g. Fontaine. A dr.: Gomez.

LENS-NICE (1-2). Le goal de Nice, Domingo, bloquera devant Belver, Carré, Ludo.

GIRONDINS-REIMS (2-0). L'inter gauche des Girondins, Doye, a réussi à détourner la balle de la tête devant son ailier De Harder qui est marqué par le Rémois Jacowski. De dos : Penvern (4).

L'ailier gauche de Lens, Ludo, a réussi à shooter au but, mais Domingo arrêtera la balle très aisément et dégagera son camp. Au centre : l'arrière Gonzalès. Nice domina Lens mais ne s'imposa pas avec facilité. Poitevin marqua un but à Domingo. Mais Courteaux et Ben Tifour battirent Duffuler.

MONACO-GRENOBLE (2-1). L'inter de Monaco, Conti, dispute la balle de la tête à l'inter droit grenoblois Perruchoud. Les demis de Grenoble, Latrille (4) et Kadmiri (6) surveille l'action. A droite : l'avant centre La Paz. Monaco a dû lutter pour s'imposer devant un rival très mordant.

TEMPS MONDIAL DE BOZON SUR 100 m. dos : 1'06"3

LA F.F.N. a passé en revue ses effectifs, Jany — qui va être incessamment papa — mis à part. La piscine de Pantin, au petit bain très profond, et dont le bassin se vide au fur et à mesure des courses, n'est pas rapide, mais les performances réalisées s'y mettent en relief.

Bozon, une fois de plus, attira l'attention sur lui par un temps de tout premier plan mondial : 1' 6" 3/10 au 100 mètres dos. S'il persiste à progresser, il pourrait bien faire figure de favori aux Jeux. Seul le Sud-Africain Galvao, et encore, semble en ce moment capable de rivaliser avec lui.

En crawl, on note un net progrès de nos sprinters, sans toutefois être encore dans les temps internationaux : on a rarement vu trois nageurs chronométrés en 1' 1", à cette époque de l'année (Eminente, 1' 0" 8/10; Boulin, 1' 1"; Vandamme, 1' 1" 3/10).

Jean Boiteux et Jo Bernardo ne pouvaient pas accomplir de miracles. Les inondations de Toulouse, après le « chantage à la subvention » de l'ouverture de la piscine, les ayant, à nouveau, privés de bassin.

« Ce n'est pas encore vraiment désastreux, a dit Minville, mais c'est grave pour leur préparation. »

Souhaitons que tout se conjugue pour rouvrir rapidement à Toulouse.

Le match Lusien-Dumesnil a provoqué de nouveaux incidents, où le premier nommé ne tient pas le beau rôle. Il a tort de gaspiller la réputation que lui valent sa combativité et sa valeur réelle.

Il gagna, comme prévu, dans le temps moyen, pour lui, de 2' 40" 8/10.

Chez les nageuses, apparition d'Odile Vouaux, de Nancy, en dos, et de Mlle Boléat, en brasse, mais, surtout, excellente performance de Josette Arène sur 100 m. nage libre (1' 9" 6/10), alors qu'elle n'est pas du tout préparée sur cette distance. Honorable tenue des plongeurs, léger redressement en water-polo. Tel est le bilan de cette première préparation olympique.

J.-B. GROSBORNE.

Le record du Monde du 4 × 200 m. n'est plus la propriété de nos représentants

C'ETAIT prévu... Tout le monde s'y attendait...

Telles sont les réflexions que l'on entend après la chute du record du monde du 4 × 200 m. nage libre établi l'été dernier par le quatuor : Jany-Boiteux-Bernardo-Blioch, à Marseille.

Il aura tout de même fallu près de huit mois pour que ce record soit battu, et il ne l'a été que de 4 secondes, à peine.

Ceci met singulièrement en relief la valeur de l'équipe de France. Valeur de l'été 51, qui sera, du moins on ose l'espérer, malgré les difficultés d'entraînement des uns et des autres, au pire la valeur 52.

Mais, où la performance américaine revêt une signification, c'est qu'elle est due à une équipe de club : l'Université de Yale, et non pas à l'équipe des U.S.A. C'est-à-dire que les U.S.A. valent mieux que ce temps, ou qu'ils possèdent une seconde équipe qui pourrait, elle aussi, nager presque le même temps.

Wayne Moore, principal artisan de la chute du record, sera une des principales vedettes à Helsinki. Ses performances sont à suivre.

En France, on peut compter sur un beau 4 × 200, capable de garder la première place européenne; ce ne serait déjà pas si mal. Mais ce 4 × 200 ne prendra de valeur qu'avec des remplaçants.

J.-B. G.

Lundi dernier, au Palais des Sports, à l'issue d'un combat acharné et spectaculaire, Humez (à g.), qui grimace, a été déclaré vainqueur de Norman Hayes.

LECTEURS DE "BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS"

AIDEZ-NOUS A ÉVITER LES DÉCISIONS CONTESTÉES

Si vous étiez officiels de boxe préféreriez-vous LE NOMBRE DE "TOUCHES" A L'EFFICACITÉ DES COUPS ?

LA victoire de Charles Humez sur le noir américain Norman Hayes n'a pas recueilli l'entière approbation du public entassé, l'autre lundi, au Palais des Sports. La majorité des juges (deux sur trois) a accordé le bénéfice de la décision au Nordiste; par contre, la presse, dans son ensemble, a jugé différemment. En effet, pour nos confrères (comme pour nous), à une exception près, aucun doute ne pouvait planer à l'issue des dix rounds de bataille acharnée. Hayes a obtenu le verdict « sentimental » et Humez, le vainqueur, a été sifflé. Que s'est-il passé exactement ? Peut-il y avoir plusieurs façons d'apprécier un combat ?

Les règlements de la Fédération Française de Boxe tiennent compte, pour déterminer les facteurs de la décision (en dehors du K.O., bien entendu) :

1°) des attaques effectives des deux mains; 2°) de la défense; 3°) de la science générale; 4°) de la puissance des coups; 5°) de l'endurance; 6°) de la correction dans l'observation des règles.

Il est évident que l'arbitre, en l'occurrence notre ami René Schemann, est le mieux placé sur le ring pour se faire une opinion, mais doit-on accorder une valeur égale au nombre de touches, bien souvent légères, plutôt qu'à l'efficacité, plus sporadique, parfois ? Si l'on se place sur le plan spectaculaire, les coups appuyés et accusés par l'un des deux adversaires sont, visuellement, plus cotés. Qui a tort ? Qui a raison ? Tout n'est qu'appréciation, en somme, et la bonne foi des uns et des autres ne peut être mise en doute.

La boxe de combat a subi une évolution. Si le styliste, l'esquiveur, fait toujours, quoi qu'on en dise, l'admiration du spectateur, le frappeur, le « cherreur », lui procure l'intensité dramatique qu'il est venu s'inoculer à haute dose en prenant place dans son fauteuil.

Nous ne tenons pas à jeter inutilement de l'huile sur le feu. Notre impartialité nous l'interdit. Mais nous aimerions savoir ce qu'en pensent nos lecteurs, ceux qui ont assisté au combat comme ceux qui n'ont pas eu le privilège de le voir. En fait, nous transportons le débat sur un plan général. Ce n'est pas spécialement le match Humez-Hayes que nous mettons sur la sellette mais la façon de juger les combats. Ecrivez-nous afin de nous faire connaître votre opinion.

Adressez la correspondance à
ANDRÉ POIRIER
"But et Club-Le Miroir des Sports"
124, Rue Réaumur, PARIS (2e)

CE DROIT DE PRIGENT A MIS MONTANÉ K. O.

LA fin de l'extraordinaire cabriole s'acheva à travers les cordes de Wagram. Montané retomba mollement à genoux sur le tapis du ring. M. Schemann s'élança et cria : « 9, 10... out ! » L'ex-champion d'Europe écarta les bras comme pour protester dans un sursaut, puis aussitôt sa tête s'inclina, acceptant l'impitoyable verdict.

Au centre du ring, Jacques Prigent esquissait une danse triomphale : sa droite n'avait pas pardonné, elle avait irrémédiablement abattu Montané dans ce sixième round qui avait commencé, comme les autres, à l'avantage du poulain de Sonneville.

Quelques minutes plus tard, alors que les bandages protecteurs et le sparadrap faisaient un petit tas entre les jambes du Toulousain assis dans le vestiaire, Eugène Huat s'affairait : « Ah ! cette droite... admettait Montané, quelle force ! Prigent est vraiment très puissant. »

Il suffit de regarder notre cliché sensationnel du coup décisif de Wagram pour apprécier la terrible efficacité du droit de Prigent.

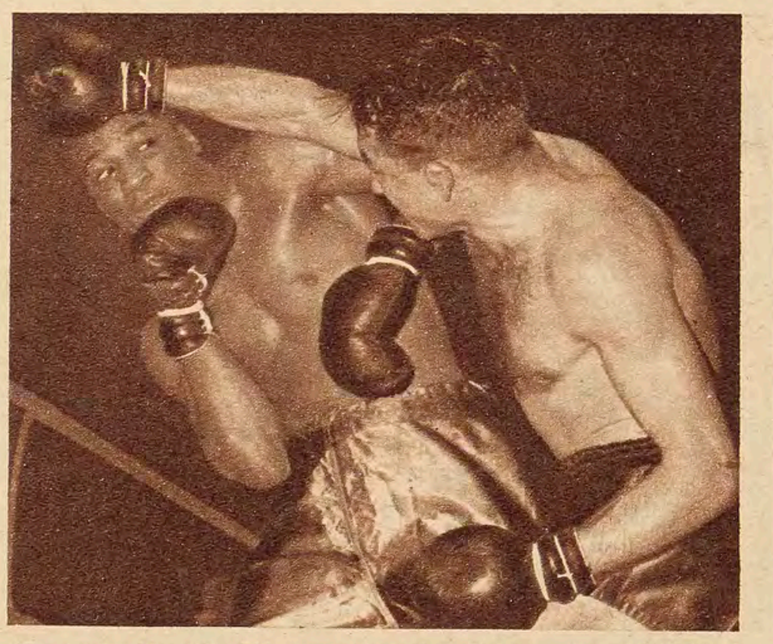
NON ! Je ne suis pas fou : Milazzo est de taille à triompher de J. King !

par Gaston-Charles RAYMOND

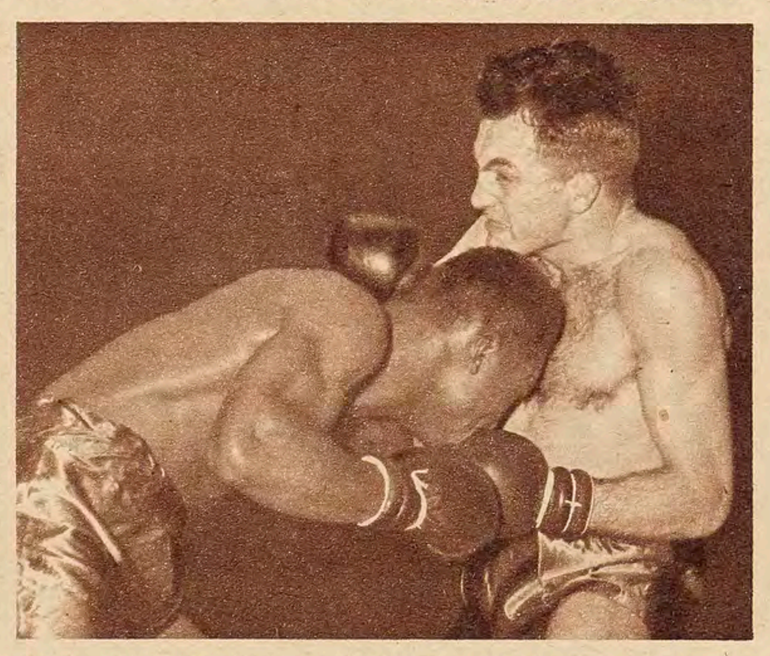
DEPUIS que j'ai accepté, au nom de mon élève Claude Milazzo, un match contre le noir américain Jimmy King, je passe aux yeux de pas mal de monde — et même de quelques chers amis — pour un fou. « Eh quoi ! dit-on et écrit-on, Gaston n'est pas prudent. Il faut croire qu'il a perdu la tête pour donner sa jeune vedette en pâture à ce maitre de l'escrime du poing qu'est « Mister King ». Ne voit-il pas qu'une catastrophe est possible ? Ce serait bien dommage... »

Vous pensez que, au cours de ma longue carrière, j'en ai entendu d'autres et que ces critiques ne m'émeuvent pas outre mesure. D'abord, je sais parfaitement où « nous mettons les pieds », et ce n'est pas sans réfléchir que j'ai signé le contrat de cette rencontre. Ensuite, j'ai une très grande confiance en mon boxeur et elle n'est pas fondée sur des suppositions mais repose sur des arguments solides. Claude progresse étonnamment : il est docile, intelligent et m'écoute. J'ai alors de bonnes raisons de penser qu'il est désormais mûr pour les résoudre à son avantage. pour les solutionner à son avantage. Il le peut, il le doit et est obligé d'aller de l'avant. Pourquoi donc revenir en arrière ? Il ne gagnera rien à prendre des adversaires de second plan. Il apprendra au contraire beaucoup en affrontant des hommes classés. Car, la théorie en salle est bien jolie mais elle ne vaut pas le combat. Quelles raisons m'ont poussé à dire « O.K. » pour Jimmy King ? C'est très simple. J'ai vu le noir contre Royer, à Wagram, et Gilbert Stock, à Grenelle. Les deux fois il m'a paru, certes, brillant boxeur, mais trop statique. J'ai remarqué qu'il n'avait guère de jambes. Jusqu'à preuve du contraire, je ne l'ai pas pris pour un dangereux puncheur. King n'a jamais, en France, boxé sur un rythme rapide; or, avec Milazzo, très vite dans l'exécution de ses coups et qui oblige l'homme à se battre, ce sera tout différent. Je suis persuadé que, pour son vingt-cinquième combat professionnel, Claude enregistrera une nouvelle victoire. Je le dis tout net, comme je le pense, sans cela, jamais je n'aurais souscrit au désir des organisateurs. On verra d'ailleurs le bien fondé de mes calculs le 25 février sur le ring du Palais des Sports. Claude est un champion : il le montrera.

Tout au long du combat, Humez attaqua son adversaire avec fougue mais ce dernier contra avec efficacité et expédia même le Nordiste au tapis, au 2e round. Humez se précipite sur le noir en lançant son gauche. Hayes lève ses gants pour se préserver.

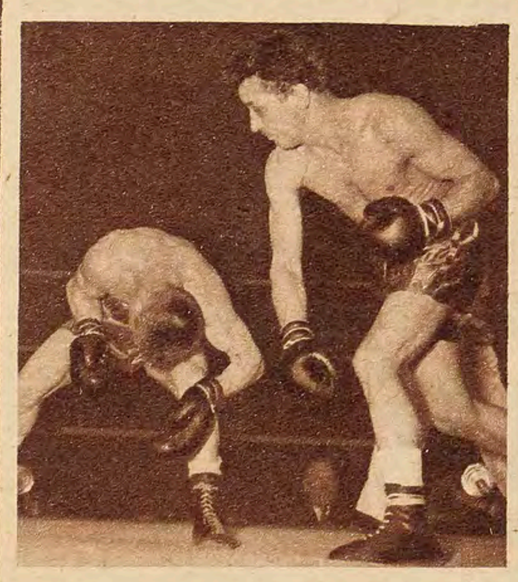


Une nouvelle fois, Humez est parti à l'assaut. Son droit n'est pas arrivé au but, car Hayes l'a fait dévier avec son coude.

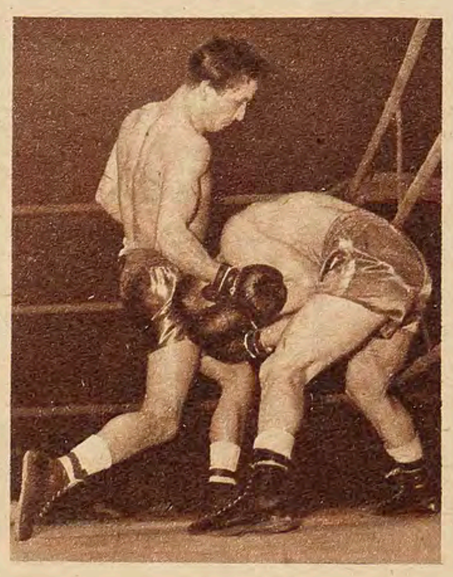


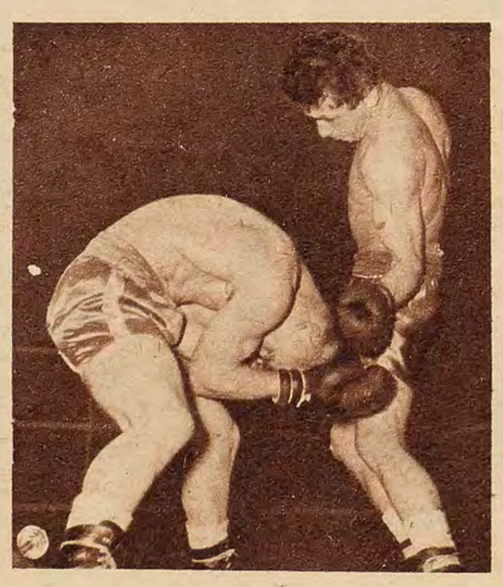
Humez, dont le gauche vient buter dans la mâchoire de Norman Hayes, reçoit la tête du boxeur américain en pleine poitrine.

VALIGNAT : 10 ROUNDS D'ESQUIVES (TROP) BASSES MÉRITAIT D'ÊTRE DISQUALIFIÉ



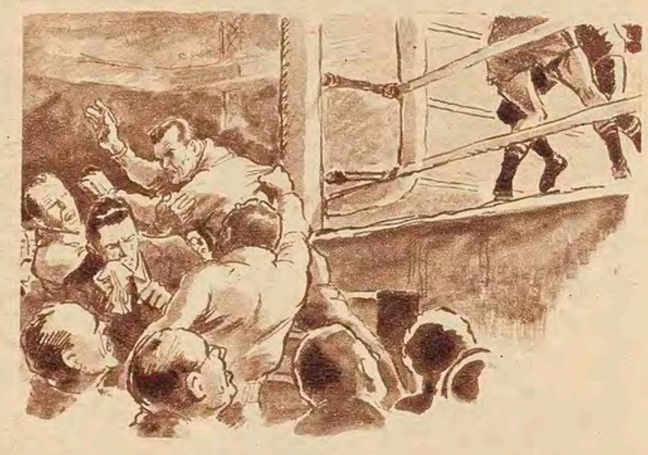
Le champion de France des coq, Médina, ne put, et pour cause, venir à bout du petit Valignat, trop mobile et trop prudent.





Valignat abusa des esquives basses comme en témoignent nos clichés, si bien que le « gitan » perdit le match.

Ce que les spectateurs de Grenelle n'ont pas vu : Les scènes qui se sont déroulées aux vestiaires



Cette scène, que la plupart des spectateurs, n'ont pas vécue, a été saisie, pour nos lecteurs, par notre dessinateur Paul Ordner. Dans la dernière minute du 5e round, la bataille a atteint une intensité dramatique. Humez s'est lancé à l'attaque, mais Hayes, calme, l'a durement contré à la face. Le Nordiste, ébranlé, donne des signes de détresse. Dans son coin, on est anxieux. Sion, le manager, clame qu'il veut partir « pour ne pas voir ça ». Les soigneurs le retiennent. Capon, conseiller du champion, sort son mouchoir et pleure.

Dans une ambiance houleuse, Berretrot a rendu le verdict officiel : Humez vainqueur ! Les cris, les sifflets ont fusé des gradins. Hayes a refusé de serrer la main de son rival qui a rejoint précipitamment les vestiaires. En proie à une grande lassitude physique et morale, le Français, pensif, s'est affalé sur une chaise. Sion, remis de son désarroi, délace les chaussures de son poulain. Capon, le front ruisselant de sueur, ne souffle mot. Ceux qui assistent à cette scène poignante respectent le silence des acteurs.

Le vestiaire de Norman Hayes ressemble à une salle de réunion électorale. Le boxeur américain, assis sur la table de massages, répond aux nombreuses questions qu'on lui pose et affirme à la ronde « qu'il avait gagné ». Il ne s'explique pas les causes de sa défaite; son soigneur, Matty Norton, pas davantage. Les paroles s'entrecroisent, ponctuées d'exclamations révoltées. Dans un coin, l'arbitre du combat, René Schemann, qui se rhabille, subit les sarcasmes des uns et des autres. Stoïquement, il expose son point de vue.

Les choses se sont rapidement envenimées. Le soigneur américain Matty Norton reproche violemment à René Schemann sa façon de juger. Ce dernier, fatigué et énervé par les 40 minutes passées sur le ring, s'emporte, arguant de sa bonne foi, reconnue par chacun. En sous-vêtement court, il se défend énergiquement contre les accusations. Les antagonistes n'en viendront quand même pas aux mains car, dans la boxe, le fair-play est de rigueur. Hayes, allongé, et des journalistes présents suivent la discussion avec intérêt.

DESSEMME A MIS VILLEURBANNE K.O.!
LE RACING N'A PAS ENCORE ABDIQUÉ

DEFAIT à Cabourg, il y a quinze jours, « accroché » par Hellemmes la semaine dernière, Villeurbanne a été samedi soir proprement mis K.O. par Bellegarde; surtout par Jacky Dessemme. C'est un bien mauvais tour que le petit diable du basket français a joué à son ami André Buffière. A cause de lui — il marqua trois paniers dans les pénultièmes minutes, alors que Villeurbanne menait d'un tout petit point — le club fanion de la cité des gones n'est plus du tout assuré de disputer la finale fédérale.

Villeurbanne ne compte plus, en effet, que deux points d'avance sur ses poursuivants. Une nouvelle défaillance et ils se retrouveront à égalité de points avec Fougerais et Racingmen qui viennent, respectivement, de doubler les caps lorrains de Nilvange et d'Auboué. Cette faiblesse est d'ailleurs à prévoir. Buffière et ses compagnons n'affrontent-ils pas le Racing, le 1er mars, au stade de Coubertin ? Le débat ne manquera ni d'intérêt, ni de piment. L'explication sera capitale. En cas de succès, Villeurbanne disputera la finale. En cas de défaite, le goal-average éliminera le plus faible. Les deux autres disputeront un match de barrage. Comme on le voit, les champions de France du Racing n'ont pas (encore) abdiqué, ni abandonné l'espoir de conserver leur titre. A moins que Bellegarde, qu'ils rencontrent dimanche, ne leur coupe l'herbe sous le pied.

Le futur adversaire de Montferrand est encore inconnu. Par contre, le club auvergnat continue sur sa lancée. De nouveau, il vient de prouver que sa qualification n'est pas usurpée. Tours, invaincu sur son terrain jusqu'alors, a en effet été sévèrement étrillé par les frères Théron et leurs compagnons. C'est donc pour l'honneur que le P.U.C. et Championnet, qui espéraient (sans trop y croire d'ailleurs) la chute du leader, ont largement triomphé de leurs rivaux. L'une d'elles permettra peut-être à Guillou — en grande forme — de retrouver sa place dans l'équipe de France.

A noter que deux des quatre clubs candidats à la relégation sont déjà connus : Antibes et Nilvange. Pour les deux autres places, six formations restent en course : Auboué, Cabourg et Hellemmes en poule A; La Rochelle, Cadets et Racing de Toulouse en groupe B. Hellemmes et Racing de Toulouse semblent moins bien armés que leurs adversaires pour y échapper.

Henri CHAPUIS

POULE A

Hellemmes-Cabourg, 59-52; Bellegarde-Villeurbanne, 53-48; Fougères-Nilvange, 57-53; Racing de France-Auboué, 47-38.

Le classement

1. Villeurbanne, 30 pts (+ 128); 2. Racing de France, 28 pts (+ 83); 3. Fougères, 28 pts (+ 35); 4. Bellegarde, 25 pts (+ 33); 5. Auboué, 24 pts (+ 22); 6. Cabourg, 23 pts (+ 8); 7. Hellemmes, 20 pts (— 161); 8. Nilvange, 14 pts (— 104).

POULE B

Championnet-Cadets de Toulouse, 61-49; P. U. C.-La Rochelle, 61-30, 65-28; Montferrand-Tours, 50-35; Racing de Toulouse-Antibes, 45-38.

Le classement

1. Montferrand, 34 pts (+ 102); 2. P.U.C., 28 pts (+ 170); 3. Championnet, 28 pts (+ 5); 4. Tours, 24 pts (+ 29); 5. Cadets de Toulouse, 22 pts (— 90); 6. La Rochelle, 20 pts (— 37); 7. Racing de Toulouse, 20 pts (— 55); 8. Antibes, 16 pts (— 116).

CHAMPIONNET - CADETS TOULOUSAINS (61-49). Malgré l'opposition de Lesmayoux (à droite), le Toulousain Barquin va marquer.

TOURS-MONTFERRAND (35-50). Sous le regard attentif de Swidzinski, Régis Théron tire au panier.

Blanchard (caché) s'oppose au shot de Régis Théron. De g. à dr.: Vedrenne (10), H. Théron, Swidzinski (6).

HELLEMMES - CABOURG (59-52). Bernard Pontais (11) s'est emparé de la balle. A dr.: Marsolat, Becour.

P.U.C. - LA ROCHELLE (65-28). Guillou (6) prendra le ballon. Au fond : Boutin (13), Falorni, Verret.

VILLEURBANNE - BELLEGARDE (48-53). Dessemme (11), aux prises avec Buffière (à g.) et Sahy (à dr.).

Rondeaux, champion de France de cyclo-cross, franchit, extenué, l'arrivée en vainqueur. A dr. : son directeur sportif, Pierre Dion.

ANTONIN CANAVÈSE A

De l'un de nos envoyés spéciaux : **Roger FLAMBART**

LIMOGES. — « Regardez-le faire, celui-là ! c'est un « resquilleur »...

Un de nos voisins (qui ne pensait certainement pas à désigner, à cet instant, la vedette du jour), sur la ligne de départ du championnat de France de cyclo-cross, nous montrait du doigt Antonin Canavèse (dossard 61), qui, discrètement, se faufilait parmi ses camarades pour se placer au premier rang, immédiatement dans le sillage de Rondeaux, Jodet et Dufraisse.

Effectivement, Antonin Canavèse « resquilla ». Oh ! pas méchamment. On le sentait — quoi qu'il en dise — confiant dans ses moyens, décidé à jouer un rôle important dans cette épreuve nationale.

Et Antonin Canavèse fut à deux doigts de battre Roger Rondeaux, après une lutte mémorable, au cours de laquelle les deux hommes se sont estoqués mutuellement. In-extremis, Rondeaux conserva, pour la cinquième fois, son maillot tricolore, mais non sans mal.

La performance de Canavèse nous fit regretter amèrement le forfait de Raphaël Geminiani, pourtant régulièrement qualifié. Le rôle qu'a joué Canavèse aurait pu être tenu par Geminiani. Ce qui n'aurait sans doute pas empêché Rondeaux de l'emporter.

Si Rondeaux fut égal à lui-même et si Antonin Canavèse surprit agréablement, Pierre Jodet, lui, joua de malchance. A l'instant précis où il allait passer Rondeaux, leader, Jodet, sans doute trop téméraire, dérapa et télescopa un arbre. Le nez fracturé, perdant son sang abondamment, Pierre Jodet entama alors un match-poursuite perdu d'avance. Dans cette lutte, il fut tout simplement magnifique : de la 40e place, il termina à la 4e, sur les talons de Dufraisse.

Pierre Jodet méritait un meilleur sort. Il sera rétabli pour s'aligner, dimanche, à Genève, au départ du championnat du monde, ce qui lui met un peu de baume au cœur.

Le Limousin Dufraisse (3e) déçut les quelque 20.000 spectateurs de ses amis venus assister à sa victoire. Il fut bon, sans plus. Nous l'avons connu plus brillant. Sur un parcours qu'il connaissait « comme sa poche » et sur lequel il avait remporté deux victoires consécutives à la veille du championnat, Dufraisse donnait l'impression de pouvoir jouer un grand rôle. En vérité, lorsque Canavèse se lança à la poursuite de Rondeaux, vers la mi-course, Dufraisse ne réagit pas.

Varnajo (chute) et Georges Meunier (crevaison), écartés trop tôt, alors qu'ils étaient dans les tout premiers, ne purent être jugés.

Le classement

1. Roger Rondeaux (Ile-de-France), les 23 kilomètres en 1 h. 8' 43"; 2. Antonin Canavèse (Provence), à 8"; 3. Dufraisse (Limousin), à 2' 32"; 4. Jodet (Ile-de-France), à 2' 55"; 5. Ramoulux (Ile-de-France), à 4' 12", etc.

CHAMPIONNAT DE FRANCE
1951 de CYCLO-CROSS et 1952
1er Roger RONDEAUX
consécration de la robustesse des cycles

TERROT
Boy. HUTCHINSON, Dér. SIMPLEX
Magasin d'exposition :
72, av. de la Gde-Armée, Paris
TERROT-DIJON

CANAVÈSE M'A

SI le championnat de France avait eu lieu vendredi, je serais parti sans appréhension aucune. La neige et la pluie avaient rendu le parcours gras, boueux, presque marécageux et, dans ces conditions, les terres labourées auraient dû être parcourues à pied, ce qui ne m'aurait pas déplu.

Aujourd'hui, lorsque j'ai vu le soleil briller et le sol superficiellement dégelé, mais très ferme en dessous, j'étais inquiet. Le tracé, et je le dis très sincèrement, était favo-

Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

EXCLUSIF VOICI LE PLAN DE BATAILLE DE COPPI, DONT JE NE SERAI PAS LE "DOMESTIQUE", MAIS L'ASSOCIÉ!

par GEMINIANI

C'EST fait... Me voilà l'équipier de mon ami Fausto Coppi. J'aurais mauvaise grâce à cacher mon contentement devant cette réalisation d'un de mes vœux les plus chers.

A vrai dire, il y a déjà pas mal de temps que j'y songeais sans trop l'espérer. Fausto Coppi aussi, puis-je ajouter, car je n'aurais sans doute jamais osé lui en parler le premier si, après le dernier Tour de France, il n'avait lui-même abordé le sujet.

— Tu sais, Raphaël, si tu pouvais être libre, j'aimerais bien t'avoir dans mon équipe l'an prochain.

Et comme j'avais quelque peine à montrer de l'enthousiasme tant la proposition paraissait irréalisable, il avait ajouté le plus sérieusement du monde :

— Mais je t'assure, ce n'est pas là une parole en l'air. J'ai besoin d'un homme comme toi à mes côtés sur les routes italiennes et surtout dans le « Giro ».

J'avais enregistré l'offre, et si je ne me faisais pas trop d'illusions, j'étais tout de même flatté d'avoir été « contacté » par celui que je considère (et je ne suis pas le seul) comme le plus grand routier du monde.

Mon rêve est devenu réalité, puisque les dirigeants de la « Bianchi », sur la pression de Fausto, ont concrétisé le désir de leur chef de file.

La semaine dernière, je me suis retrouvé à Gênes dans l'appartement de Fausto, un peu ému je l'avoue. Il m'a tendu un contrat que j'ai signé et qui lie nos sorts pour la saison 1952.

Je sais ce qu'il attend de moi. Avec son habituelle franchise, il m'a, en effet, dévoilé son plan : JE NE SERAI PAS SON DOMESTIQUE, MAIS SON ASSOCIE, IL M'EN A DONNE L'ASSURANCE.

— Je suis terriblement surveillé, m'a-t-il confié. Depuis des années, en Italie, je suis « l'homme qu'il faut battre » et mes adversaires agissent en conséquence en m'obligeant presque toujours à prendre l'initiative des opérations lorsque la course se joue. Je ne m'en suis pas toujours plaint puisque j'ai souvent pu imposer ma loi; mais je sens nettement que je ne pourrai sans doute plus courir de la même façon; que veux-tu, ma jeunesse s'enfuit... Avec toi pour m'épauler, ce sera différent.

Voici comment Fausto, à qui on ne peut nier une réelle intelligence de la course, voit les choses.

— Lorsque tu t'aligneras en forme au départ des « classiques » italiennes je compterai sur ta combativité pour t'incorporer aux échappées du début, celles qui me sont le plus souvent interdites par la surveillance serrée que l'on exerce sur moi. Et de te savoir à l'avant me permettra alors de jouer à mon tour les chiens de berger contre mes principaux adversaires. Il est bien plus facile de « marquer » les hommes que de les lâcher. Ta présence me permettra de souffler. Il y a si longtemps que je n'ai pu me permettre ce luxe.

— Mais si je ne peux pas le faire, Fausto ?

— Tu le pourras, Raphaël... Je te connais bien maintenant, et je te monterai comment il faut s'y prendre pour trouver le « punch » qui te manque parfois au début de saison mais que tu possèdes trois mois plus tard et dans le Tour.

Je ne sais pas si Fausto galège lorsqu'il m'assure que je serai peut-être l'homme qui l'empêchera de gagner le Tour. Ce serait si plaisant de le croire sur parole.

En attendant de savoir si ses prédictions se réaliseront jamais, je vais essayer de faire gagner le « Giro » à mon ami Fausto. Il sait, et ne le cache pas, que ce sera une pénible tâche et que j'aurai bien souvent à mes trousses, lorsque j'essaierai d'appliquer son plan de bataille, des hommes acharnés à notre perte à tous deux; mais, moi, la bagarre, j'aime ça.

J'avais déjà pour Fausto une réelle et instinctive sympathie. Il est difficile de ne pas céder à son charme, à sa modestie, à sa gentillesse innée. Je ne suis encore qu'un petit garçon, comparé à lui, et j'espère bien profiter de sa compétence. Il y a tant à apprendre dans notre métier avant de pouvoir prétendre le connaître à fond. J'ai regardé vivre Fausto quelques jours, j'ai enregistré des images qui ne s'effaceront pas de ma mémoire. Son existence toute simple, bien réglée, son régime strict et sa ponctualité à l'entraînement, tout cela n'explique évidemment pas la classe énorme de mon nouveau chef de file qu'une fée du cyclisme a touché de sa baguette magique. Mais j'ai compris que ses magnifiques résultats doivent également beaucoup à la conception parfaite qu'il a de son métier.

J'ai déjà rapporté de Gênes un conseil précieux. Fausto m'a fortement déconseillé de m'entraîner dans le froid, m'assurant que j'avais tout à perdre en me préparant dans mon Auvergne, parfois glaciale dans les premiers mois de l'année. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Demain, je serai à Menton...

Je vais maintenant vous confier une des autres raisons pour lesquelles je ne me le suis pas fait dire deux fois lorsque Coppi m'a offert de courir le « Giro » : j'ai tout simplement remarqué que les quatre derniers vainqueurs du Tour de France, Koblet, Kubler, Coppi et Bartali, sortaient, eux, du Tour d'Italie, et que cette épreuve, loin de les mettre « sur les genoux », les avaient, au contraire, magnifiquement préparés pour le Tour de France.

Je veux, moi aussi, tenter l'expérience.

Recueilli par R. de L.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

Si, l'an dernier, dans le Tour de France, Fausto Coppi (à g.) et Geminiani (à dr.) étaient rivaux, ils seront associés en 52.

LONGTEMPS TENU TÊTE A ROGER RONDEAUX

Dans le dernier tour, Rondeaux, meilleur crossman, a lâché tous ses adversaires.

A. Canavèse, meilleur routier, mais moins à l'aise à pied, fut un excellent 2e.

Sur un parcours qui lui valut déjà des victoires, Dufraisse se classa troisième.

Courageaux, Ramoulux ne s'avoua pas vaincu et lutta pour finir à la 5e place.

FAIT TREMBLER par Roger Rondeaux

rable aux routiers. Les terres labourées pouvaient être traversées à vélo en très grande partie. Il n'y avait pas de ces petites « grimpettes » qu'on trouve au bois de Clamart ou à Montreuil. Bref, je n'étais pas personnellement avantagé.

Quand j'ai senti qu'Antonin Canavèse — que je connais très peu et que je n'attendais absolument pas — revenait sur moi, au début du deuxième tour, je n'étais pas tranquille. J'ai même entrevu la défaite lorsque, peu après, alors que j'étais tombé, Canavèse s'enfuit à toutes pédales.

Dans le dernier tour, à quinze cents mètres du Stade Municipal, dans la dure côte du moulin Rabaud, j'ai fait un sprint terrible pour distancer mon rival et c'est là que j'ai gagné mon cinquième maillot tricolore.

Les cinquante mètres que je lui pris m'assuraient la victoire. Il importait d'entrer le premier sur la piste en cendrée, mais que ce tour de piste me parut long! Je l'avoue, j'étais « vidé ».

PIERRE JODET (nez cassé) a terminé courageusement

C'est une magnifique leçon de courage que Pierre Jodet a donnée aux sportifs, dimanche, à Limoges. Le nez cassé dans une chute, il n'en a pas moins terminé, prenant la quatrième place et se qualifiant pour le championnat du monde de cyclo-cross, qui aura lieu dimanche à Genève. Le voici — ci-contre — après avoir franchi la ligne d'arrivée, posant pour notre envoyé spécial R. Covo.

Les Six-Jours de Paris approchent et l'américaine de trois heures, disputée dimanche au « Vel' d'Hiv' », n'en prenait que plus d'importance. Les Hollandais Schulte - Peters affirmèrent leur maîtrise du début à la fin, devançant d'un tour l'équipe Godeau - Goussot, toujours en lutte avec Reynès-J. Le Nizerhy.

AMÉRICAINE DE 3 HEURES
internationale - records battus
1er SCHULTE-PETERS tous deux sur cycles
CH. GARIN
Construits tout REYNOLDS 531
Pneus WOLBER, selle IDEALE
Directeur sportif : G. DRIESSENS
En vente : chez les agents de la marque
Bureaux et ateliers :
PANTIN et BOBIGNY (Seine)

Avec Max Favalelli au Stade de Colombes

JE plaide coupable. J'ai abordé, en effet, ce match dans les plus mauvaises conditions. Je n'étais pas prêt.

Cela a commencé dès mon entrée à la tribune de la Presse. J'y pénétrai sur les talons d'un gentleman vêtu d'un strict pardessus noir et coiffé d'un chapeau melon comme en portent encore quelques notaires des plus lointaines provinces. Je me demandais si Colombes n'avait point soudain adopté les traditions en usage à Longchamp et m'apprêtais à souscrire à cette cérémonieuse étiquette lorsque je me retournai et me trouvai en face d'un autre spécimen. Celui-ci mâchait de la gomme et avait le chef surmonté d'une curieuse casquette à carreaux, semblable à celles que promènent les lads dans leur écurie.

De ces deux représentants du journalisme anglo-saxon quel était celui dont je devais copier le style? Mon désarroi s'accrut lorsque je voulus obtenir des « compétences » quelques éclaircissements à propos de ces Sud-Africains. Déjà ce terme de « Springboks » évoque je ne sais quelle tribu anthropophage (« les Springboks ne font qu'une bouchée de leurs adversaires », ai-je lu bien souvent) et j'étais tout prêt à les voir opérer au son du tam-tam après avoir cloué Guilleux sur ses poteaux transformés en totem. Ceux que j'interrogeais ne firent qu'augmenter mon incertitude. « Ils constituent une énigme », me répondit Gaston Bénac. Et les sourcils de Marcel de Laborderie dessinèrent un point d'interrogation.

C'est assez dire que lorsque les équipes prirent place sur le terrain, pareil à une mer verte et rectangulaire bordée par la frange d'écume de la neige, je ne possédais aucune de ces théories bien établies sur lesquelles les connaisseurs aiment à asseoir leurs jugements. J'ajoute, à ma décharge, que je n'étais point le seul.

Le début du match n'arrangea pas les choses. Une littérature proche de l'épopée nous avait décrit les Springboks comme des « supermen », capables des plus terrifiants exploits, et nous considérions les tricolores ainsi que quinze petits « poucets » livrés à des ogres affamés. « Ce sera une véritable boucherie! » murmuraient les techniciens. En fait, cela commença par un coup d'éclat de la charcuterie. Cette noble profession a toujours alimenté notre rugby en héros. Après Alban Moga, Jo Carabignac. Et celui-ci, solidement planté sur des cuisses en forme de jambons, décocha un drop-goal qui fit miroiter devant les yeux du public ce mirage du miracle auquel les Français ont l'habitude de confier leurs espoirs depuis le fameux coup des taxis de la Marne.

★

Hélas ! la suite devait ruiner cette fallacieuse espérance et nous ramener dare-dare à Charleroi et à Sedan. Par six fois nous assistâmes à ce spectacle : une ruée collective des Sud-Africains. Un coup de sifflet. Et l'addition du tableau d'affichage qui montait de quelques unités.

— Tiens ! disaient les spectateurs. Ils viennent de marquer un autre essai...

Quant à vous expliquer comment cela s'était produit, j'y renonce personnellement. Chacun fournit une « clef », selon sa spécialité. Je vous en livre le trousseau.

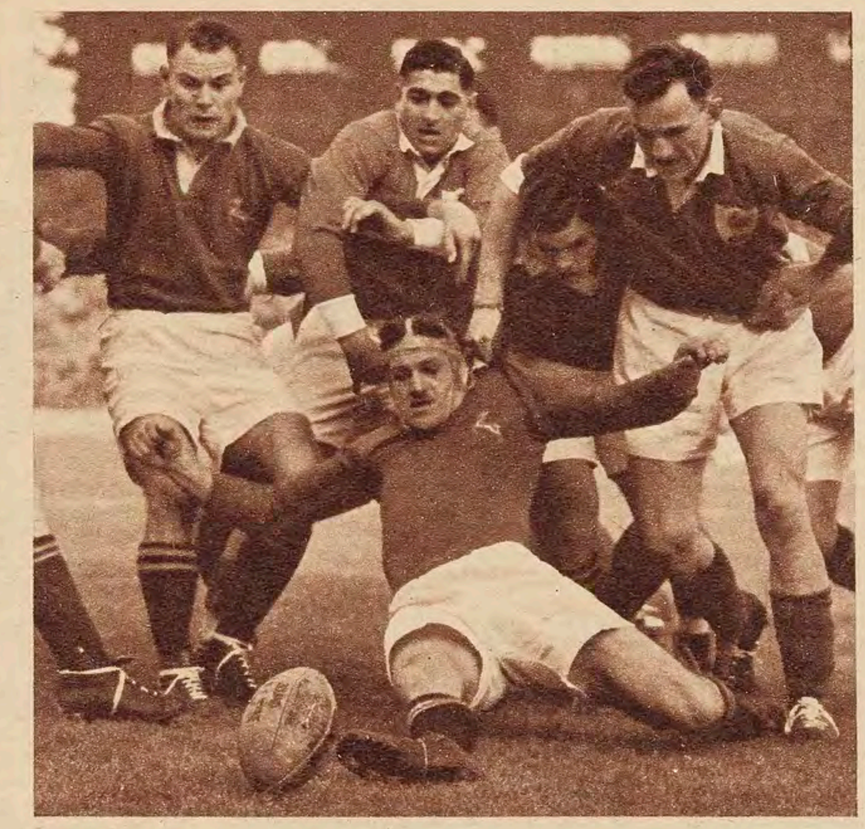
Jean-Louis Barrault me dit : « C'est du Claudel. Cela avance par vagues lourdes, successives, irrésistibles. On est emporté, soulevé par cette marée d'avants qui déferlent ainsi qu'un torrent verbal. »

Le colonel Jussaud est catégorique : « C'est le système Guderian. Une masse de blindés qui fait la percée. Selon notre coutume, nous sommes en retard d'une guerre. Nous en sommes encore à la cavalerie devant des ennemis qui utilisent les tanks. »

Michel Duran, auteur dramatique : « Mon vieux, c'est comme dans les vaudevilles à tiroirs. Les effets rebondissent sans cesse. Tu crois que c'est Dinkelmann qui a le ballon et il est déjà entre les mains de Delport ou de Bekker. »

Allez donc y comprendre quelque chose. M. Eluère y parviendra peut-être en contemplant la tête d'antilope dont le colonel Mellish, directeur des Springboks, lui fit généreusement cadeau.

M. le Président l'accrochera au-dessus de son bureau et, se remémorant le score de 25 à 3, songera que l'on peut être un mari battu sans pour cela être trompé et dira : « Quelle belle paire de cornes ! » Ce qui n'entache en rien l'honneur de notre rugby.

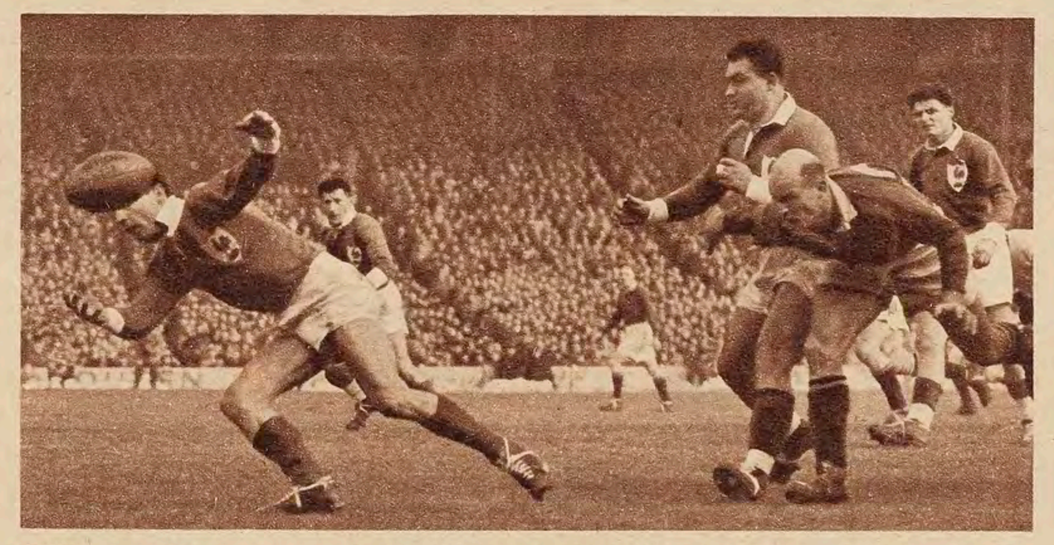


Sur mêlée ouverte, le Sud-Africain Dinkelmann tente de repousser le ballon du pied, tandis qu'il empêche Bréjassou et Chevallier d'avancer.

A la 31e minute de la 1re mi-temps, l'ailier Johnstone marque un essai, malgré le plaquage de Collombier (14). De face : le 3e ligne Bourdeu.

Sur une to
tenu par

Un document : le drop goal de Carabignac, réussi à la 15e minute, vu au téléobjectif.



Battus en mêlée au cours de la 1re mi-temps, les Tricolores ont fait jeu égal dans la seconde. Le ballon est sorti pour les Français. Malgré Van Wyk, Basquet a passé à Dufau.

Plaqué par Brun, Muller (30) a passé à Lategan que Maurice Prat arrête.

Le match s'est terminé sur
eux leurs maillots. De g.

Mias (5), à terre, a eu le temps de transmettre le ballon à Chevallier, qui attaque, soutenu par Bréjassou. De g. à dr.: Du Toit, Chevallier, Bréjassou, Biénès, Bekker, Delport.

Le demi Du Toit ouvre sur ses 3/4. Derrière lui : Biénès, Fry et Van Wyk.

M. Lerou, dans le cercle, é
de la touche. De g. à dr.:
lier, Mias. Accroupis : Bru

Sur une touche courte, Chevallier (4) essayera de passer le ballon, soutenu par son talonneur Labadie. A g. : Bekker. A droite : Bréjasson.

tch s'est terminé sur la nette victoire des Springboks. Les joueurs échangent entre urs maillots. De g. à dr. : Bourdeu, Du Toit, Basquet, Van Wyk et Chevallier.

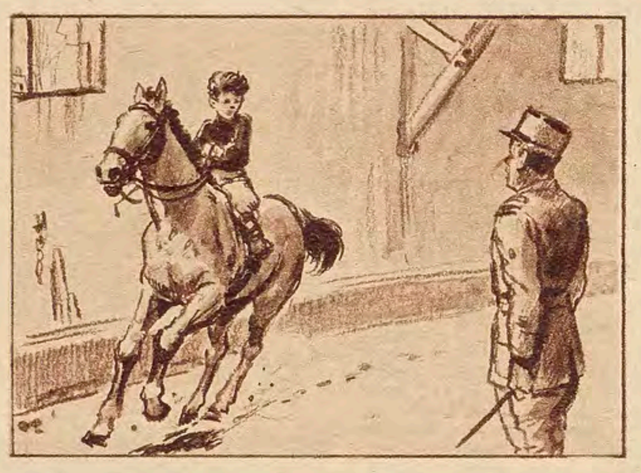
ou, dans le cercle, était fier de poser pour les photographes avant de les chasser touche. De g. à dr.: Prat, Labadie, Bréjassou, Biénès, Basquet, Boudeu, Chevallias. Accroupis : Brun, M. Prat, Carabignac, Guilleux, Dufau, Mauran, Collombier.

Une carrière parmi tant d'autres

GEORGES BRUN

L'ETOILE DU C. S. VIENNE

TEXTE de Marcel de LABORDERIE
DESSINS de Paul ORDNER



1 Le Viennois Georges Brun peut se flatter d'avoir fait une entrée sensationnelle dans l'équipe de France. C'était le 25 février 1950, à Colombes, au moment du match France-Angleterre. On augurait assez mal des chances de l'équipe de France. Que pouvait bien valoir, notamment, ce nouveau joueur qu'on avait désigné pour occuper le poste d'arrière, un certain Georges Brun ? D'abord, il avait vingt-huit ans. A cet âge-là, on a déjà perdu la flamme, la confiance, l'enthousiasme. Or, Georges Brun fournit contre les Anglais une partie sensationnelle. Il emballa les spectateurs de Colombes, parce qu'il apportait précisément une note de jeunesse nouvelle. Son rugby était animé, il était mobile, il était « jeune ». Georges Brun, arrière, mena des contre-attaques audacieuses, toujours franches, toujours nettes. Il se montra le joueur offensif par excellence et il entraîna les autres, à sa suite, vers la victoire, dont il fut le principal artisan.

2 Mais, d'où venait donc ce garçon blond, élégant, distingué ? En général, les as du rugby nous viennent de nos bonnes provinces méridionales. Or, Georges Brun était « Viennois ». Qu'est-ce que cela cachait? Venait-il de Toulouse ou de Carcassonne ? Avait-il été formé au rugby dans le pays basque, au pied des frontons ? Mais non. Georges Brun est né, un jour de décembre 1922, dans la Savoie, en la coquette et pittoresque cité d'Aix-les-Bains, sur les bords du lac du Bourget. C'est là que son père, militaire de carrière, se trouvait en garnison. Le jeune Georges passa les sept premières années de sa vie sous le ciel de Savoie; c'est dans les bois Lamartine qu'il fit ses premiers pas. Il aimait déjà le mouvement, le sport et, quand son père s'avisa de vouloir l'initier, très jeune, aux subtilités de l'équitation, le petit Georges n'eut pas peur. Il n'avait pas encore neuf ans qu'il montait à cheval. Avec quelle assurance il menait sa monture !

3 Le jeune garçon accompagna son père au hasard des changements de garnison. Après Aix-les-Bains, il alla à Sedan, où il vécut trois ans; puis il se rendit à Tarbes. Son père était au 2e Hussards; lui, élève docile, se montrait fort studieux et appliqué, aux cours de l'école Saint-Joseph. Sa vie promettait d'être calme et sans histoire, aux côtés de sa sœur Alice, de deux ans plus jeune que lui. Il regrettait un peu le pays des Alpes et la Dent du Chat, qui surplombe le lac du Bourget. Mais, à Tarbes, il connut une atmosphère nouvelle. Il était au milieu de camarades qui, sans cesse, jouaient avec un ballon ovale. Etait-ce un jeu pour un garçon aussi doux que lui ? Son père et sa mère l'en détournaient. Alors, il se rendait au champ de manœuvres pour y voir son père. Il y retrouvait ses camarades et, à la fin, gagné par la contagion, il joua lui aussi au ballon sur ce terrain de manœuvres. Il s'initia au jeu de passes et même aux plaquages !

4 Jouer au ballon, ce n'était pas terrible après tout. Notre petit Georges y prit goût. Ce n'est pas que ses études en souffrirent, mais, enfin, à l'école, au moment des récréations il devint un habitué assidu des parties organisées à tout propos dans la cour. Seulement, il n'était pas très costaud, il était timide, plein de réserve. Ses professeurs appréciaient son caractère très doux et son travail. Mais, il y avait dans son cerveau une idée qui germait : celle de s'intéresser de plus en plus près aux plaisirs de ce jeu de ballon. Ses camarades lui parlaient souvent des émotions d'un sport très en honneur chez les grands : c'était le rugby, et, à la ville, il y avait un club qui s'appelait le Stadoceste Tarbais, dont tous ses camarades chantaient les exploits. Georges en parla à son père, qui était déjà éclairé lui-même, puisque, presque tous les dimanches, le jeune Georges l'accompagnait pour s'installer au tout premier rang et assister au match.

5 Mais, un jour, il fallut quitter Tarbes. Qu'importe! Georges était contaminé... il avait vu le rugby, il l'aimait. A Chambéry, où il resta un an, il en rêvait. L'année suivante, nouveau changement; sa famille allait s'installer dans l'Isère, à Vienne. Georges Brun n'oubliera jamais l'étrange et excitante atmosphère qui régnait dans la ville. Plus que son séjour à Tarbes, pourtant terre du rugby, cette atmosphère contribua à orienter sa carrière sportive. Pensez donc ! Nous étions en 1937; le C.S. Vienne, le club local venait de gagner le championnat de France. On parlait des exploits des joueurs, Deygas en tête; on célébrait les mérites de l'entraîneur Etcheberry, et le jeune Georges, qui n'avait que quinze ans, fut gagné à l'enthousiasme général. Le 14 juillet, on taquinait encore le ballon ovale, on organisait des concours, dont un pour les jeunes. Oh ! Stupeur ! Ce concours fut gagné par le nouveau venu dans la ville, Georges Brun.

6 Et voilà comment Georges Brun fut entraîné dans l'engrenage du rugby. Parce qu'il s'était illustré dans ce concours du jeune rugbyman, on voulut l'incorporer dans une équipe. Il joua comme junior, au poste de demi d'ouverture, et il en imposait déjà, à tel point qu'il fut nommé capitaine de la sélection des juniors des Alpes-Lyonnais. On voulait même l'incorporer dans l'équipe première du C.S. Vienne. Mais il y eut quelqu'un qui s'y opposa : l'actuel dirigeant fédéral M. Bruguier, animateur du C.S. Vienne, qui, décelant toutes les qualités de son jeune protégé, ne l'exposa pas à un rugby trop dur. Depuis, Georges Brun a fait son chemin. Sa sélection suprême a été retardée, parce qu'il jouait à tous les postes ! Aujourd'hui, il est devenu une valeur sûre de l'équipe de France. Il est consciencieux, s'adonne à la culture physique pour conserver sa forme et n'hésite pas, à titre d'exemple, à faire de l'aviron ou de l'athlétisme.

Dans le Pré-National

LE PEMP

n'eut qu'un rival:

VALDOVINOS

De l'un de nos envoyés spéciaux

Gérard de FERRIER

MONTLUÇON. — « Douze kilomètres, c'est trop court », déclarait le Bisontin Lahetier à l'arrivée du Pré-National, qu'il venait de terminer à la 18e place, après avoir été victime d'une chute, en donnant l'impression de ne pas avoir poussé son action. Mais, sur ce parcours rendu glissant par le dégel, combien de favoris échouèrent tour à tour ? André Paris, parti trop vite, Joveneaux, Silvestri, Lecat, Billas, qui abandonna, Allix, pris de vitesse, devaient céder du terrain au peloton de tête, que le Breton Jacques Le Pemp emmenait avec une aisance déconcertante.

Car Le Pemp gagna à la manière de Mimoun, d'un Mimoun qui se réserve, et, s'il devança, sur le fil d'arrivée, le vieux briscard Valdovinos de vingt mètres seulement, son succès, déjà confortable, aurait pu être beaucoup plus net. Le Pemp possède des ressources physiques de premier ordre. Il a un coffre, des jambes et une volonté de Breton. Depuis cinq ans qu'il participe à des cross, c'est sa première grande victoire. Champion régional, il peut être international au soir du 2 mars.

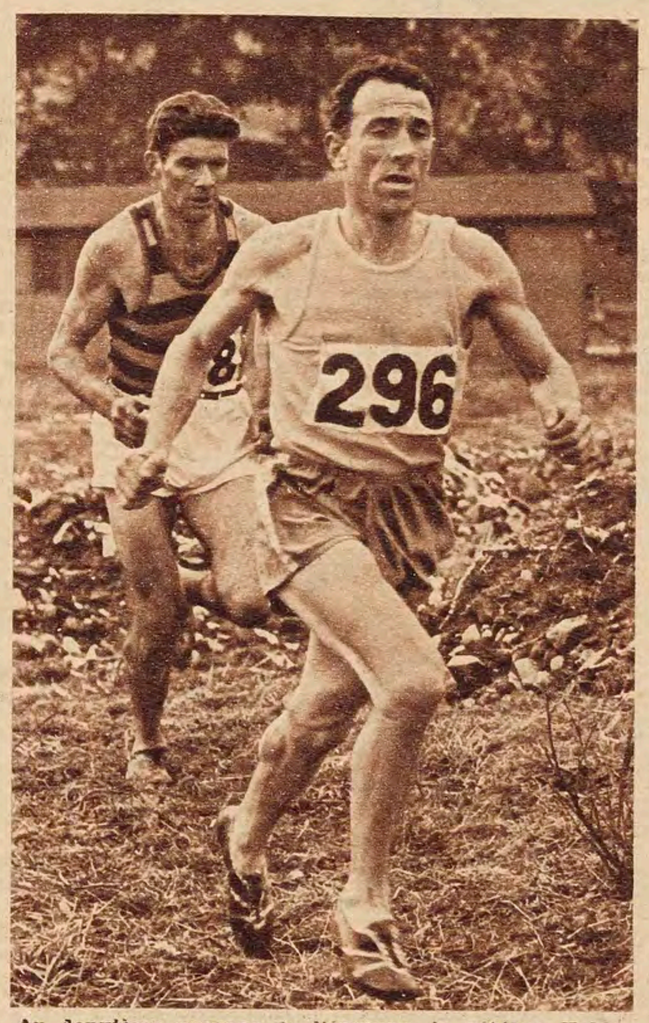
Le Parisien Mahaut termina troisième, mais loin. Il semble que la majorité des concurrents n'ait pas été entraînée pour les douze kilomètres, car, jusqu'ici, les épreuves de ce genre étaient limitées à neuf kilomètres.

Il est fort possible que, le 2 mars, quelques défaillants de Montluçon remontent au classement. Mais les athlètes de classe ont été assez rares. On ne voit pas comment les Nord-Africains et le Racing pourraient être inquiétés.

Le classement

1. Le Pemp (C. A. Bigouden Bretagne), les 12 kilomètres en 39' 20"; 2. Valdovinos (Aubagne); 3. Mahau (A. S. Est); 4. Rialland (A. E. Est); 5. Ancelin (Liévin); 6. Allix (Mézidon); 7. Flevez (Soissons); 8. Lecat (U. S. Marquette); 9. Niay (Mézidon); 10. Roussel (Boisguillaume).

L'épreuve du Pré-National, qualificative pour deux équipes en vue de la finale du championnat de France de cross, s'est disputée à Montluçon. Liévin et Mézidon furent les élus. Après le départ, Paris (257) a pris la tête.



Au deuxième passage de l'épreuve, le vétéran Valdovinos (296), qui finira 2e, mène devant Le Pemp.

Bien avant la fin du dernier tour, Le Pemp s'est détaché et, magnifique d'aisance, il s'en va vers la victoire.

CARCASSONNE CONSERVE LE COMMANDEMENT MALGRÉ SA DÉFAITE DE LYON

ALBI - CELTIC (20-0). Malgré leur sévère défaite, les Parisiens contre-attaquèrent souvent, mais sans succès. Lasserre va essayer de passer entre Moisset (de dos) et Galaup. Der.: Bellan.

★

MARSEILLE - GIRONDINS (30-18). Grande partie de jeu ouvert. Les Bordelais ne s'avouèrent jamais battus. Plaqué par Bartholetti, Césard passera à Barthez. (Tél. t. Marseille.)

LYON XIII - CARCASSONNE (7-5). Carcassonne a subi sa 2e défaite de la saison; il conserve quand même sa place de leader. Crespo est rattrapé par Guilhem. A gauche : Lassalle.

★

Ce sont les avants lyonnais qui attaquent. Devant Dedieu, le 2e ligne Montrucolis passe le ballon à son partenaire Baldassin à sa gauche, tandis que Rascol accourt. (Tél. tr. de Lyon).

LE XV DE F

Il faut remonter à pas mal de lustres pour retrouver, dans le palmarès de notre rugby international, un score aussi désobligeant que celui de 25 à 3, écart par lequel se chiffre la défaite de l'équipe de France en face de celle sud-africaine des Springboks.

Sans aucun doute, la défaite est sévère, et l'équipe de France ne méritait pas d'être écrasée de la sorte. Longtemps, du reste, elle tint tête à sa rivale. N'est-ce pas elle qui marqua les premiers points? L'affaire ne s'annonçait pas mal. Nos avants s'étaient généreusement lancés dans la bataille; une échappée de Dinkelman avait été solidement stoppée et, passant à l'offensive, Carabignac avait lancé Georges Brun du côté fermé. Ce premier grand mouvement offensif de réelle clarté était à notre actif. Et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que, bien servi par Dufau, le demi d'ouverture Carabignac réussissait un magistral drop goal.

Ce n'était pas tout! Nos lignes arrière, en verve, attaquaient et Mauran réussissait une percée. Vraiment, tout s'annonçait bien quand l'arbitre, l'Irlandais M. Dawling, se chargeait de rafraîchir notre enthousiasme en accordant un but sur coup de pied de pénalité, près de nos poteaux. La mesure était sévère ou même mal venue. Elle permettait à Johnstone d'inscrire trois points faciles à l'actif des Springboks!

Ajoutons à cette déconvenue, le malheur d'un essai marqué par l'ailier Johnstone sur une erreur de notre défense mal assurée, près de nos buts. Bref, à la mi-temps, les Springboks menaient par 6 à 3, ce qui, vraiment, n'avait encore rien d'alarmant.

Au surplus, nos avants faisaient à peu près jeu égal dans le talonnage aux mêlées, et Mias, Chevallier tenaient leurs rivaux en échec dans les remises en jeu à la touche.

Pourquoi fallut-il que notre arrière Guilleux, qui s'illustrait par une grande adresse de mains, commît une erreur monumentale en ne ramassant pas une balle qui roulait à terre! Coût : Un essai facile de Johnstone. C'était stupide, mais la marque passait de 9 à 3.

Nos lignes arrière, animées des meilleures intentions, se lançaient dans de généreuses offensives. Dufau avait une passe rapide, Carabignac servait fort bien Mauran ou Maurice Prat; mais, de nos tribunes, on voyait sans peine, comme le nez au milieu du visage, toute l'inutilité de ces efforts.

LA FORCE DES SPRINGBOKS

Alors, commença l'effondrement de notre équipe. Les avants ne luttaient plus d'une âme aussi farouche, et les lourds Springboks creusaient dans notre défense des trous de plus en plus profonds. Après Dinkelman, c'est Muller, puis Delport, puis Van Wyck qui marquaient des essais, sous l'œil amusé d'un arbitre complaisant. Les trois-quarts sud-africains, qui sortaient enfin de leur réserve et de leur jeu économique prudent, se lancèrent dans des offensives à la main. Leurs courses avaient l'air de danse du scalp. C'était fini! L'équipe de France s'effondrait. Par six essais, dont deux transformés, par un but de pénalité, contre un drop goal, elle était distancée.

Par leurs poids, par leur puissance,

PARIS-ITALIE (12-6). Sur une sortie de mêlée favorable aux Parisiens

FRANCE NE MÉRITAIT PAS ÇA...

par Marcel de LABORDERIE

FRANCE-SPRINBOKS (3-25), samedi, à Colombes. Les Français n'ont résisté qu'une mi-temps aux Sud-Africains. Après le repos, l'ailier Johnstone, qui, à lui seul, réussit 11 points, va attaquer. De g. à dr.: Bourdeu, Dinkelman, Bréjassou, Labadie, Delport, Jean Prat, Johnstone, Van Wyk, Fry, Basquet, Carabignac, Brun, Collombier, Maurice Prat, Biénès et Dufau.

PLUS LOURDS, PLUS PUISSANTS, PLUS RAPIDES, LES AVANTS DES SPRINGBOKS SONT LES MEILLEURS VUS A L'ŒUVRE EN FRANCE, DEPUIS LES ALL BLACKS

par leur poussée en mêlée, les Springboks plus grands, plus lourds, plus rapides que les nôtres, ont fini par prendre l'ascendant.

Véritables forces de la nature, ils vont de l'avant, toujours tout droit, vers la ligne de but adverse qui exerce sur eux une profonde attirance. Quand le demi d'ouverture Brewis attaque, il a, à ses côtés, trois, quatre avants, qui le soutiennent, reprennent l'offensive, toujours au centre, là où se creusent les trous les plus profonds, en force!

Quand Dinkelman attaque, il immobilise un ou deux défenseurs français. Van Wyck poursuit à son tour le mouvement, puis c'est Delport, puis c'est Kock. A la longue, les nôtres sont meurtris; quelques violences y aident. C'est Brejassou qui reçoit un coup violent au foie et se tord de douleur. C'est Mauran aveuglé et ensanglanté par une fourchette dans les yeux. C'est du travail précis, bien fait, toujours placé sous le signe de l'efficacité.

Sans aucun doute, la ligne d'avants Springboks est la meilleure que nous ayons vue depuis la venue des All Blacks, avec les fameux frères géants Bronnlie et Porter.

Mais les lignes arrière sud-africaines ont été beaucoup plus modestes. Elles ne se sont livrées que lorsque la marge des points était appréciable. Ce ne sont pas elles qui mènent le combat. Elles se livrent seulement à des escarmouches, elles profitent des erreurs commises devant elles et marquent des essais de raccroc, comme celui de Johnstone, sur la faute de Guilleux.

Seulement, tous ces demis, trois-quarts et arrière apportent de la précision dans l'exécution. Ce ne sont pas eux qui ratent les touches, et l'arrière Buchler réussit notamment, de son camp, des coups de pied extraordinaires par leur longueur.

LES PROUESSES ET LES ERREURS DES FRANÇAIS

Nos avants ont, longtemps, contenu leurs rivaux directs, mais, sur la fin, essoufflés, ils ont flanché. La troisième ligne, préoccupée, à juste titre, des prouesses, n'a pas été vue... Jean Prat, lui-même, ne fut pas aussi heureux que de coutume. Servi par Dufau et entièrement démarqué, il renonça à effectuer la dizaine de mètres qui le séparait des buts adverses, par crainte d'être rejoint.

Notre arrière, Guilleux, a été remarquable par ses réceptions de la balle, mais ses dégagements au pied ont été ou trop courts ou imprécis. Il n'a pas toujours trouvé la touche.

Nos demis, Dufau et Carabignac, ont été parmi les meilleurs. Dufau, audacieux, a lancé avec netteté son camarade. Il a eu raison de jouer lui-même; c'était la seule chance d'aboutir à quelque chose. Carabignac a fait une bonne première mi-temps, mais pourquoi lança-t-il si souvent, sur la fin, ses trois-quarts sans aucune chance de succès?

Georges Brun, passé de l'arrière à l'aile, a été l'une des grandes valeurs du match. Il a neutralisé le meilleur attaquant sud-africain, Ochse.

Les deux nouveaux venus, le Castrais Mauran et le Limousin Collombier, ont fait de remarquables débuts. Mauran, très bon défenseur, a réussi des percées; Collombier, rapide et décidé, a mené quelques attaques de classe.

Ce qu'il eût fallu faire : profiter des leçons de Lyon et Toulouse; reposer nos avants par des coups de pied, tenir tête, jusqu'au sacrifice, aux avants sud-africains; ne jamais attaquer du côté ouvert et toujours du côté fermé avec Dufau, le demi d'ouverture Carabignac, ou avec les deux ailiers Collombier et Brun.

L'arbitre, l'Irlandais Mac Dawling, toléra des en-avants... chez les Springboks. Il accorda deux essais entachés d'irrégularités flagrantes : l'un marqué par Dinkelman, alors que les Français étaient retenus par leurs maillots; l'autre par Delport, alors que, arrêté par Labadie, il avait le ballon à terre.

le demi Cassagneau se précipite. A dr. : Sandrin vient lui prêter main-forte. A g. : Moncla.

F.C. GRENOBLE-A S. ROANNE (6-0). Les Grenoblois partent à l'attaque. Le demi Schwerdel passe à Darrieu. Der.: Baqué (T. t. Grenoble).

PAUL BARRIÈRE

PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DU JEU A XIII :

C'est vrai : les avants des Springboks jouent comme les Kiwis

Dans la voiture qui le ramenait, du stade de Colombes, où il venait d'assister au match France-Springboks, à la gare de Lyon, où il allait prendre son train pour assister au match de championnat de rugby à XIII Carcassonne-Lyon, le Président de la Fédération Française de jeu à treize, M. Paul Barrière, a déclaré à notre collaborateur Marcel de Laborderie :

Trois raisons m'avaient incité à suivre le déroulement du match France-Afrique du Sud :

1°) L'intérêt que je porte à toutes les luttes sportives internationales;

2°) La renommée des Springboks;

3°) L'affirmation, par certains critiques, d'une similitude prétendue entre le jeu des Springboks et le jeu à treize, ce qui est exact en partie et valable surtout pour les avants.

J'ai retrouvé, dans le jeu simple mais efficace du pack britannique le sens de l'offensive, la percée au centre, le redoublement à l'intérieur qui caractérisent l'action des avants dans le jeu à treize.

En fait, les Springboks jouent, ou peu s'en faut, comme les Australiens et les Néo-Zélandais que les équipiers du treize de France ont rencontrés.

C'est, au demeurant, logique, étant donné la similitude d'attitude, la même façon de jouer, le même esprit et les mêmes caractéristiques que l'on se plaît à reconnaître entre les Springboks quinzistes et les Kangourous ou les Kiwis treizistes.

A mon sens, le meilleur joueur de l'équipe de France fut le demi de mêlée Gérard Dufau, très courageux, très décidé, bien inspiré.

Sacré « Champion des Champions », l'arrière international de rugby à XIII, Puig-Aubert, a reçu, vendredi dernier, dans les bureaux de notre confrère « L'Equipe », un magnifique objet d'art. Il prend ainsi au palmarès la suite du sauteur en hauteur Thiam Papa Gallo.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot
HGM
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI..
L 55

le tirage de la 7me tranche de la
LOTERIE NATIONALE

CERDAN OU ROBINSON ?

LE PREMIER QUI EUT TOUCHÉ JUSTE...

par René SCHEMANN

LES champions à la peau noire ont toujours été attirés par Paris. La ville lumière exerce sur eux la même attraction que la lampe sur le papillon. Paris, c'est le centre du monde, un endroit par où il est indispensable d'avoir passé pour être consacré. Jack Johnson, Joë Jeanette, Sam Mac Vea, Battling Siki, Al Brown ont fixé, pour un temps plus ou moins long, leur port d'attache en notre belle capitale. Et Paris, si accueillant, si spontané, où les races se confondent en un immense brassage sans cesse renouvelé, les a comblés de ses faveurs. Ray Sugar Robinson, comme ses devanciers, a pu s'apercevoir que dans le cœur de la ville il y avait encore place pour une vedette de couleur.

Brillant athlète et gentleman parfait, il a effectué, en quelques semaines, la conquête de ses hôtes. Par ses manières courtoises, son maintien, ses gestes de grand seigneur, il a laissé un excellent souvenir. Pourtant, Robinson est très différent de ses frères qui ont, avant lui, foulé les trottoirs des boulevards. Il a, évidemment, ce côté extérieur qui s'exprime en goûts violents, tels sa voiture « qui n'en finit pas », teinte framboise écrasée, ou sa suite pittoresque, qui fait songer à quelque roi de tribu en visite officielle. Mais si cet aspect publicitaire recherché dépasse notre entendement, sa vie privée, elle, n'est pas extravagante. Robinson n'a rien de scandaleux. Il est sobre, familier quand il faut l'être et distant en certaines circonstances, mais souriant et poli. C'est un homme de classe, non seulement dans le ring mais également dans l'existence.

Il ne m'a pas été permis d'entrer dans son intimité durant ses deux séjours parmi nous, mais j'ai eu le loisir de l'approcher « en civil » lorsque nous l'avons reçu à la Fédération. Je dois avouer franchement qu'il m'a produit une impression extraordinaire d'aisance qui peut se comparer à celle du talentueux pugiliste que nous connaissons. Les paroles qu'il prononça, dans un speech très bien amené, montrèrent une facilité d'élocution surprenante et un brin de sensibilité à l'adresse de notre pays et de ses habitants. Décidément, voilà un champion peu commun que l'on peut prendre sur n'importe quelle face.

Robinson a réussi dans l'existence grâce à tous ses dons variés. C'est un Monsieur. Quand il a boxé Jean Stock, au Palais des Sports, en novembre 1950, j'en avais beaucoup entendu parler, sans le connaître. Mais, sur le ring de Grenelle, j'ai rapidement compris ce qu'il savait pratiquer. Son arsenal de boxeur était complet : feintes, déplacements de jambes, puissance de frappe, coup d'œil étonnant, esquives en retraits. La nature n'avait pu mieux faire. Elle aurait d'ailleurs eu du mal. Ce n'était plus un homme ganté de six onces mais un être surnaturel. Le brave Jean Stock, pas trop intimidé malgré tout, eut beau, selon son habitude, faire acte de courage, ce fut inutile. Au second round, touché d'un crochet droit, il se tordit au tapis... en portant sa main au niveau du rein gauche. Il est certain que Robinson avait atteint le point indiqué mais la faute ne lui incombait pas. Instinctivement, et pour éviter le coup qu'il avait vu arriver, Stock, en effet, s'était tourné et penché. Si le brave gars de Conflans ne s'était pas désaxé, il aurait encaissé le coup à la rate. Et le résultat eut certainement été identique. Son manager me fit signe que le coup n'était pas régulier et je dus, aux vestaires, lui en donner l'explication, qu'il admit bien volontiers du reste. Quant à Stock, il ne chercha aucune excuse :

— Je sais, que voulez-vous, convint-il, je suis battu par un homme trop fort. Je ne discute pas...

Robinson est un boxeur qui sait choisir l'instant favorable pour vaincre. Ne croyez pas qu'il fait « durer » un adversaire, quel qu'il soit, pour amuser la galerie. Non ! Dites plutôt qu'il n'a pas terminé son étude. Il attaque, d'abord, violemment son vis-à-vis, d'entrée pour le jauger, mais, si ça ne réussit pas, si l'expérience n'est pas concluante, alors il attend sans prendre trop de risques, jouant du gauche, poussant sa droite de temps à autre, lorsqu'une bonne ouverture se produit, réservant ses armes pour plus tard, au moment opportun.

Robinson est très dangereux dans les premières secondes d'un combat. Comme tous les grands champions, c'est sa façon de se faire respecter par « l'autre », c'est le moyen de prendre immédiatement un avantage moral, un ascendant terrible, une option sur les rounds à venir.

Il n'a pas opéré autrement contre Robert Villemain. D'entrée, il l'a assailli avec force pour vérifier ses capacités de résistance. Il l'a éprouvé, mais lorsqu'il s'est rendu compte des facultés de récupération adverses, qui sont formidables, soulignons-le, chez Villemain, alors, il a volontairement ralenti son action. Pendant les sept reprises suivantes, Robinson a cherché le défaut de la cuirasse, les points faibles, après avoir « tâté » les points forts. Il a marché à l'économie, sans frapper en dépit du bon sens, esquivant, se servant habilement de ses jambes, offrant toujours un spectacle de haute qualité. Puis, au 8e round, il est parti. C'était le moment, « son » moment. Il savait que ses coups porteraient. Des gauches, des droits, à la face, au corps, sous tous les angles. Villemain titubant sous l'averse, à bout de souffle, s'écroula, se releva... mais « Sugar » avait commencé, il voulait finir. Rien ne pouvait l'arrêter, pas même le courage admirable du Français. Ses poings jaillirent, comme une gerbe d'étincelles, à une vitesse effrayante. Villemain traversa le ring à reculons et mon ami Vaisberg, qui arbitrait la rencontre, s'interposa.

Ce qui m'émerveille peut-être le plus chez Robinson c'est sa décontraction musculaire naturelle. C'est tout simplement inimaginable. J'ai vu des athlètes en nombre mais pas comme celui-là. Dès que le gong annonce la fin d'une reprise, il s'établit un relâchement complet de tout son être. On dirait que ses bras sont en guimauve. Ils pendent le long de son corps, souples, ballants, élastiques. Et Robinson sait observer un calme olympien sur son tabouret. Pas un geste heurté, pas d'accès de mauvaise humeur. Tout est calculé, mesuré, pour un rendement maximum. On jurerait qu'il est en train de faire la sieste à l'ombre d'un arbre imposant qui ressemble à son manager...

Si Robinson sait gagner avec élégance, il a prouvé, l'an dernier, qu'il savait perdre avec « chic ». Battu, à la surprise générale, par Randolph Turpin, à Londres, il déclara aux journalistes qui le pressaient de questions :

— Je me croyais en grande forme, mais, sur le ring, c'était différent. Je peux affirmer que le meilleur, aujourd'hui, n'était pas moi. C'est tout...

Paroles simples et sincères d'un champion qui venait cependant de céder son titre mondial. Deux mois plus tard, à New-York... vous connaissez la suite...

Je disais, il y a quelques instants, que Robinson, conscient de sa maîtrise, était un boxeur qui savait attendre et choisir la seconde favorable. Ne l'a-t-il pas démontré lors de son match avec Jake La Motta et pour la revanche contre Turpin ? Voici deux exemples frappants — c'est le cas d'en parler — qui illustrent parfaitement sa tactique. C'est du travail bien fait.

J'en viens, maintenant, à une question qui intéresse des dizaines de milliers de sportifs et que je m'entends poser, pour mon compte personnel, plus de vingt fois par jour, dans les milieux les plus divers :

— Si Marcel Cerdan et Ray Robinson s'étaient trouvés face à face, entre douze cordes, qui aurait remporté la victoire ?

Je réponds prudemment, car il est difficile, pour ne pas dire impossible, de juger dans le temps et dans l'espace un combat qui est du domaine de l'abstrait. Cerdan ? Robinson ? Le cas est très épineux. Je me suis, à ce sujet, interrogé bien des fois à tête reposée. « Voyons, me suis-je dit, si tu avais eu à arbitrer ce combat, comment aurait-il pu se dérouler ? Qui en serait-il sorti vainqueur ? » J'ai abondamment réfléchi à ce qui se serait passé sur le ring entre notre grand Marcel et « Sugar », et je me suis amusé, comme tout le monde, au petit jeu des hypothèses. J'ai envisagé toutes sortes de suppositions et je ne crois pas, en fin de compte, raisonner par l'absurde.

Cette réflexion s'est, avant tout, imposée, à mon esprit : Le premier des deux qui aurait touché durement l'autre était gagnant certain du match... mais si le débat avait atteint la limite, autant affirmer, pour désigner un vainqueur, qu'on est sûr de décrocher le gros lot de la prochaine tranche. Cela manque par trop de précision, bien entendu, alors imaginons autre chose. Voulez-vous, par exemple, que nous le situions à deux époques déterminées ? Le problème est changé, il devient plus lumineux. Prenons 1946 et 1949.

A mon avis, dans le premier cas, Marcel Cerdan, en pleine possession de ses énormes moyens, avait les plus belles chances de l'emporter. Pourquoi ? Parce que son travail au corps, puissant et rapide (foie, plexus) eut pesé lourd dans la balance du match. Marcel était plus vite, plus mordant, sans doute, plus méchant même, et le noir eut souffert. Je le crois, en tout cas, je le « vois » comme cela. Une victoire de Cerdan avant la limite n'aurait pas été surprenante. J'en accepte les risques, c'est mon opinion.

En 1949, je pense, par contre, que Robinson aurait pu battre Marcel. Notre champion, alourdi par les ans, ne possédait plus, s'il conservait encore sa puissance, une vitesse suffisante pour venir à bout d'un rival plus jeune. Le rapport des deux forces en présence n'était plus le même. Marcel aurait eu des difficultés à suivre le train mené par Ray.

Etant posé, une fois pour toutes, que les deux adversaires se seraient rencontrés à la limite des poids moyens, j'aurais accordé, en 1946, sept chances sur dix de vaincre à Cerdan et, en 1949, quatre chances sur dix.

Vous me direz que je fais là une réponse de Normand ? Non ! Je m'en tire par un match nul, tout bonnement. Une manche pour chacun... et c'est peut-être en somme ce qui se serait passé dans la réalité, sans chercher plus avant.

Ce match, à tout prendre, eut été sensationnel. Si l'appellation n'avait pas été galvaudée pour des événements moins importants, je dirais le « match du siècle ». Un combat que personne n'aurait voulu manquer, qui aurait fait son « plein » de spectateurs, qui aurait déchaîné les passions, arrêté la vie publique et fait, à coup sûr, couler une encre abondante.

Pour ma part, c'est sur le ring, avec les deux champions, que j'aurais aimé le vivre. J'en aurais suivi les péripéties à une place de choix.

Malheureusement, cela n'a jamais pu se produire. Nous ne pouvons que l'imaginer en pensant tristement à notre cher Marcel.

LA SEMAINE PROCHAINE :
LE CLASSEMENT DE "MES" BOXEURS

Nous vous offrons
A CRÉDIT
POUR 1.000 Frs.
à la commande et 8 versements mensuels de 2.000 francs ce
splendide carillon
Grand Luxe S.H.D.

Evitant les intermédiaires, en provenance directe de nos usines, il vous donnera l'assurance d'une satisfaction réelle en vous offrant toutes les garanties.

En ronce de noyer, verni, clair ou foncé, comportant un mouvement de tout premier ordre, grâce à ses huit tringles vous aurez à votre choix deux airs :
WESTMINSTER *ou les* CLOCHES DU JURA
En choisissant le carillon S.H.D. à prix égal vous serez assuré d'une qualité supérieure. Notre carillon comporte une garantie absolue par bulletin individuel, numéroté, pour un parfait fonctionnement de dix ans.

C. 18 - ATTENTION - N'oubliez pas en passant votre commande de découper cette annonce en indiquant la gare la plus proche de votre domicile. Ceux qui passeront leur commande dans les 15 jours suivant la parution de cette annonce et enverront leur mandat de 1000 frs bénéficieront de la gratuité de port, d'emballage et de frais d'assurances.

N'ATTENDEZ PAS ! ECRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A
S. H. D., 106, RUE LAFAYETTE - PARIS

LILLE-STRASBOURG (3-1), jeudi. Le goal de Strasbourg, Angel, est sorti et il dégage du poing devant l'avant centre de Lille, Baratte. Vincent est masqué. Demaret a pris la place de son gardien dans les buts.

LILLE A ÉTÉ TENU EN ÉCHEC PAR ROUBAIX (2-2)

PREMIERE DIVISION
Les résultats

Nice b. Lens, 2-1; Roubaix et Lille, 2-2; Bordeaux b. Reims, 2-0; Le Havre et Metz, 1-1; Saint-Etienne b. Sochaux, 4-1; Strasbourg et Racing, 2-2; Sète b. Nîmes, 1-0; Rennes b. Lyon, 2-0; Marseille b. Nancy, 1-0.

Le classement

1. Nice, 34 pts (25 m.); 2. Girondins, 33 pts (24 m.), Lille (25 m.); 4. Le Havre, 32 pts (24 m.); 5. Metz, 30 pts (25 m.); 6. Reims, 29 pts (25 m.); 7. Nîmes, Roubaix, 27 pts (25 m.); 9. Nancy, 24 pts (25 m.); 10. Racing, Saint-Etienne, 23 pts (25 m.); 12. Sète, 22 pts (25 m.); 13. Sochaux, Rennes, 21 pts (25 m.); 15. Lens, 20 pts (25 m.); 16. Marseille, 19 pts (24 m.); 17. Lyon, 17 pts (25 m.); 18. Strasbourg, 11 pts (25 m.).

DEUXIEME DIVISION
Les résultats

C. A. Paris b. Amiens, 2-1; Valenciennes b. Rouen, 2-0; Le Mans et Nantes, 0-0; Montpellier b. Béziers, 4-1; Monaco b. Grenoble, 2-1; Toulouse b. Alès, 2-0; Cannes b. Troyes, 3-1; Besançon b. Toulon, 5-1; Stade Français b. Angers, 2-0.

Le classement

1. Stade Français, 39 pts (23 m.); 2. Montpellier, 34 pts (24 m.); 3. Nantes, 32 pts (24 m.); 4. Valenciennes, 30 pts (24 m.); 5. Toulouse, 29 pts (24 m.); 6. Angers, 28 pts (24 m.); 7. Grenoble, 26 pts (23 m), Rouen (24 m.), Monaco (24 m.); 10. Toulon, 24 pts (24 m.); 11. Troyes, 22 pts (24 m.); 12. Cannes, 21 pts (23 m.); 13. Besançon, 20 pts (22 m.); 14. C. A. Paris, 17 pts (24 m.); 15. Béziers, Amiens, Alès, 14 pts (23 m.); 18. Le Mans, 8 pts (24 m.).

NICE PROFITE DE L'AUBAINE ET DEVIENT SEUL LEADER !

C'EST à juste titre qu'on redoutait le « derby » pour le leader lillois. Les joueurs de Baratte n'ont pu venir à bout de ceux de Da Rui, qui ont réussi un excellent match nul (2-2).

Nice, par contre, a porté à son tableau une performance de choix en s'imposant à Lens (2-1). Ce succès permet aux footballeurs emmenés par Bonifaci de s'emparer seuls de la place de leader.

Tout près des Azuréens, à un point et à égalité avec Lille, suit le onze extrêmement robuste des Girondins, en vedette devant Reims, défait (2-0). Les Bordelais, avec un match de plus à jouer, sont remarquablement placés. Leurs rivaux les considèrent d'ores et déjà comme les hommes à battre.

Le Havre semble en déclin. Les poulains de Bigot n'avaient pas rejoué depuis leur défaite en Coupe devant Rouen. Ils n'ont pu dominer Metz sur leur terrain (2-2) et, bien qu'ils aient eux aussi un match de plus à disputer leur position à deux points des Niçois est amoindrie. Les Havrais ne sont plus les favoris de la course au titre.

L'étonnante victoire de Marseille à Nancy (1-0) est lourde de conséquences pour Lyon, dominé par Rennes (2-0). Le handicap de deux points sur les Phocéens, avec un match de plus, semble difficile à remonter pour Heisserer.

Sète également a surpris agréablement en triomphant de Nîmes (2-1) sur le terrain des équipiers de Firoud. Le dernier, Strasbourg, a marqué un point devant le Racing (2-2), mais ce résultat n'est pas en faveur des tenants de la Coupe.

Le Stade a poursuivi sa progression en dominant Angers (2-0), les hommes de Grégoire, ex-Stadiste, n'ayant pas réussi « l'exploit » pourtant espéré.

Cette défaite amenuise considérablement leurs chances de monter en première division.

Montpellier, en revanche, a renoué avec le succès contre Béziers (2-0) et a deux points d'avance sur Nantes, tenu en échec par Le Mans (0-0), dernier du classement.

Valenciennes, lui, s'annonce extrêmement redoutable. Il a remporté sur Rouen (2-0) un match important. Les Nordistes, à deux points de Nantes et à quatre de Montpellier, ne devront pas être pris à la légère par leurs rivaux directs : leurs prétentions sont réelles.

G. C.

STADE FRANÇAIS - ANGERS (2-0), au Parc. L'arrière gauche du Stade, Drouet, dégage de volée devant l'inter angevin Tessier, qui s'apprêtait à contrôler le ballon.

←

L'ailier droit du Stade Français, Jonsson, a prouvé, une fois de plus, sa puissance et son efficacité. Malgré l'opposition d'un défenseur, il contrôlera.

→

Devant le demi centre du Stade Français, Guérin, l'avant centre d'Angers, Léglise, a frappé la balle avec décision. Le Stade l'emportera cependant.

Coupe de la " Source PERRIER "

Challenge du Fair-Play

La Commission Sportive de la Fédération Française du Football communique le classement suivant :

Ire DIVISION

1. Reims, 0; 2. Metz, 0; 3. Saint-Etienne, 0; 4. Lille, 1; 5. Sochaux, 1; 6. Rennes, 1; 7. Lyon, 1; 8. R. C. Paris, 2; 9. Bordeaux, 3; 10. Le Havre, 4, etc...

IIe DIVISION

1. Stade Français, 0; 2. Amiens, 0; 3. Rouen, 1; 4. Toulouse, 3; 5. Grenoble, 3; 6. Nantes, 4; 7. Cannes, 5; 8. Le Mans, 5; 9. Alès, 6; 10. Besançon, 8, etc...

Seul journaliste français présent mercredi à Bruxelles, notre envoyé spécial Guy Champagne a vu :

René Vignal se racheter Moreel "concurrencer" Doye

IL y a quelques années, alors qu'il préparait un combat important, le champion Joë Louis fut mis K.O. par un de ses sparring partners...

L'équipe nationale belge a connu une mésaventure identique, mercredi soir, sur la pelouse gelée et à demi recouverte de neige du stade du Heysel, devant le onze du Racing, choisi pour l'entrainer avant le grand choc qui l'opposera à l'Italie dimanche prochain.

On sait que le Racing est fantasque. Il alterne les bonnes et mauvaises performances, et prévoir son comportement est à peu près impossible.

Seul journaliste français présent, je battais la semelle sur le sol en ciment de la vaste tribune de presse du grand stade bruxellois, tout en me demandant comment joueraient les ciel et blanc contre la meilleure formation d'Outre-Quiévrain ? Mon incertitude fut vraiment de courte durée. Dès les premiers échanges, les Racingmen prirent de vitesse les sélectionnés belges. On comprit immédiatement qu'ils s'habituaient mieux au terrain durci par le froid, contrôlant et utilisant parfaitement la balle.

Un tir de Gabet des 20 mètres (7') : Meert allait chercher la balle au fond de ses filets ! Un shot de Quenolle sur le poteau, puis l'avant centre parisien, seul devant le goal adverse, le dribblait et marquait dans la cage vide (18'). Deux buts à zéro...

Une réaction très violente des nationaux belges en seconde mi-temps secoua le stade. Mermans et ses hommes, désireux d'égaliser, forcèrent l'allure et bousculèrent leurs visiteurs. Mais il y eut alors un Vignal peut-être plus brillant encore dans ses parades que Moreel, Arnaudeau, Gabet, Mahjoub, Szoke, Quenolle, Lamy ne l'avaient été dans leurs actions.

Un shot de Mersmans détourné dans ses filets par Gabet (80') laissait entrevoir le nul aux « diables rouges »; pourtant ce fut le Racing, déchaîné dans les ultimes minutes, qui battit encore Meert par Quenolle (85') et enleva la fin de la rencontre !

Le prestige du football français est rehaussé par cette victoire internationale. Le Racing a « sorti » un de ces matches de qualité dont il a le secret.

M. Barreau n'était pas présent. C'est dommage. Il aurait vu un Vignal sans rival actuellement, et effaçant sa mauvaise performance du Parc devant Rennes. Il aurait vu Lamy, Gabet et Arnaudeau remarquables, Quenolle montrant une réussite qu'il n'avait pas connue depuis longtemps, mais surtout un Moreel se jouant de l'arrière droit Dieryckx et posant magistralement sa candidature au onze tricolore en concurrence avec Doye.

On croit difficilement à un tel déclin des Belges, lourds et sans inspiration, et qui, pourtant, n'avaient pas pris cette partie à la légère. En revanche, on admet qu'il ne faudrait vraiment que très peu de chose pour transformer complètement le Racing en une valeur stable : peut-être un rien de cette confiance qui lui fait défaut.

Ce ne sont pas les hommes qui lui manquent, ni la technique. Mais sauront-ils profiter d'une leçon qu'ils ont donnée ?

Autres candidats racingmen au onze des "tricolores" : Arnaudeau et Gabet

Déroute du ski français à OSLO

STEIN ERIKSSEN ET ZENO COLO

L'Américaine Andrea Mead-Lawrence a reçu la 1re médaille d'or des J.O., en enlevant le slalom féminin.

Le Norvégien Erikssen, qui connaissait la piste, n'a trouvé personne pour lui résister dans le slalom géant.

L'Italien Zeno Colo, incomparable d'adresse, s'est joué des difficultés dans la descente, triomphant en maître et étalant sa grande classe.

L'équipe de France de bobsleigh à deux s'est classée à la 5e place.

LA CAUSE DE NOTRE DÉFAITE EST UNE FAIBLESSE MORALE

par James COUTTET

ON a trop tendance, lorsqu'on nous critique, à faire remarquer le manque de jeunesse des représentants français. Certes, voici bientôt seize ans que j'ai remporté mes premiers succès internationaux, mais, quand même, on ne peut dire qu'un homme de trente-deux ans est un vieillard.

Pour démontrer que l'âge n'a qu'une valeur relative, Zeno Colo (trente-deux ans passés) a nettement remporté la descente devant des adversaires plus jeunes, et le champion d'Italie n'a pas, que je sache, l'intention de désarmer, alors qu'il pourrait s'en aller en pleine gloire!

A quoi peut-on attribuer les mauvaises performances françaises? En toute sincérité, j'avoue ne pas le comprendre... Sauf pour moi seul, car mes reins, guéris pourtant, n'ont plus la force nécessaire pour supporter de telles épreuves. Déjà, j'envisage l'heure proche de la retraite sportive.

Mais les autres... particulièrement Sanglard? Il est difficile d'invoquer le surentrainement après la calme saison que nous avons eue. Je crois davantage que nos échecs doivent être, avant tout, attribués à une question morale.

Pourquoi? Je ne puis réellement préciser, mais si, depuis novembre, nous nous sommes entrainés en véritables camarades, dans une ambiance parfaite, nous avons toujours senti autour de nous un malaise indéfinissable et qui nous donnait une certaine inquiétude. Peut-être tout le mal vient-il de là?

Cependant, il faut convenir que les vainqueurs étaient individuellement très forts, je peux dire inaccessibles, et l'Autriche redoutable par tous ses équipiers. Il est indéniable que les meilleurs ont gagné. Mais quand même, nous aurions voulu nous battre et lutter pour les médailles d'honneur.

Hélas! Le ressort semblait cassé.

(Recueilli par J. L.)

Reproduction, même partielle, strictement interdite.

La Française Mme Tournier-Bermond n'a pu prendre que la 13e place dans le slalom.

Jacline Martel, sur qui l'on fondait de gros espoirs, ne put que terminer onzième.

En dépit d'une chute, notre « chevronné » James Couttet fut le meilleur Français (15e).

Henri Oreiller causa une déception dans le slalom. Il sembla loin de sa forme.

Maurice Sanglard, qui venait de se distinguer à l'Alpe-d'Huez, ne fut finir que 23e.

Le champion de Paris, Guy de Huertas fut égal à lui-même, terminant derrière Couttet.

Après Berlin et

Schlindwein a prouvé qu'il était digne de représenter la France.

LO

ste, n'a
géant.

igh à
place.

et

était
ance.

IRRÉSISTIBLES

De notre envoyé spécial :
JEAN LAPEYRE

OSLO. — Quatre médailles d'or viennent d'être attribuées pour le ski alpin qui comporte, comme l'on sait, la descente et le slalom. Elles ont été décernées à quatre nations différentes : chez les dames, Etats-Unis, avec Andrea Lawrence, Autriche, avec Jochum-Beiser; chez les hommes, Norvège (Erikssen) et Italie (Zeno Colo).

En énumérant les noms de ces lauréats, on peut écrire que les meilleurs ont gagné.

Hélas ! On peut également souligner le net recul du ski français. Indiscutablement, les nôtres furent écrasés sans pouvoir faire valoir pour cela de réelles et solides excuses. Erikssen, champion athlétique de 21 ans, a triomphé dans le slalom géant avec plus de panache que Zeno Colo ne l'a fait en descente, mais le champion italien est de quelque onze ans l'aîné du jeune Norvégien.

Le succès de ces deux hommes fut net, car, dans une pareille épreuve, chronométrée au dixième de seconde, un écart d'une seconde est important.

Dans le slalom, Erikssen devança les Autrichiens Pravda et Spiess, ainsi que Zeno Colo, auquel il convient de rendre hommage pour sa belle régularité. L'Italien triompha, en effet, en descente, devançant l'Autrichien Othmar Schneider et Pravda, ce dernier remportant ainsi sa deuxième médaille.

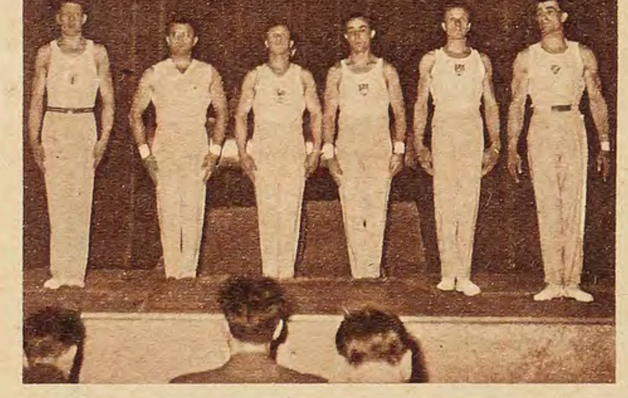
Dans les épreuves féminines, les succès d'Andrea Lawrence et de Jochum Beiser consacrent deux championnes qui avaient déjà affirmé leur maîtrise au cours des épreuves internationales qui précédèrent les Jeux d'Oslo. Mais, derrière, on note l'excellente tenue des championnes comme Dagmar Rom, Mahringer, Buchner et, aussi, l'éclosion de nouvelles vedettes qui démontre les progrès réalisés dans certains pays.

Seule, l'Autriche apparaît solide, avec des réserves de valeur qui lui permettent — et de loin — le meilleur classement d'ensemble.

On retiendra donc avec intérêt plusieurs classements : Dodge (U.S.A.), 5e du slalom; Hjeltnes (Norvège), 10e du slalom et 7e en descente; Beck (U.S.A.), 5e en descente; Sollander (Suède), 6e du slalom, pour les hommes.

Raison de plus pour regretter que le ski français ne se soit pas montré à la hauteur des circonstances.

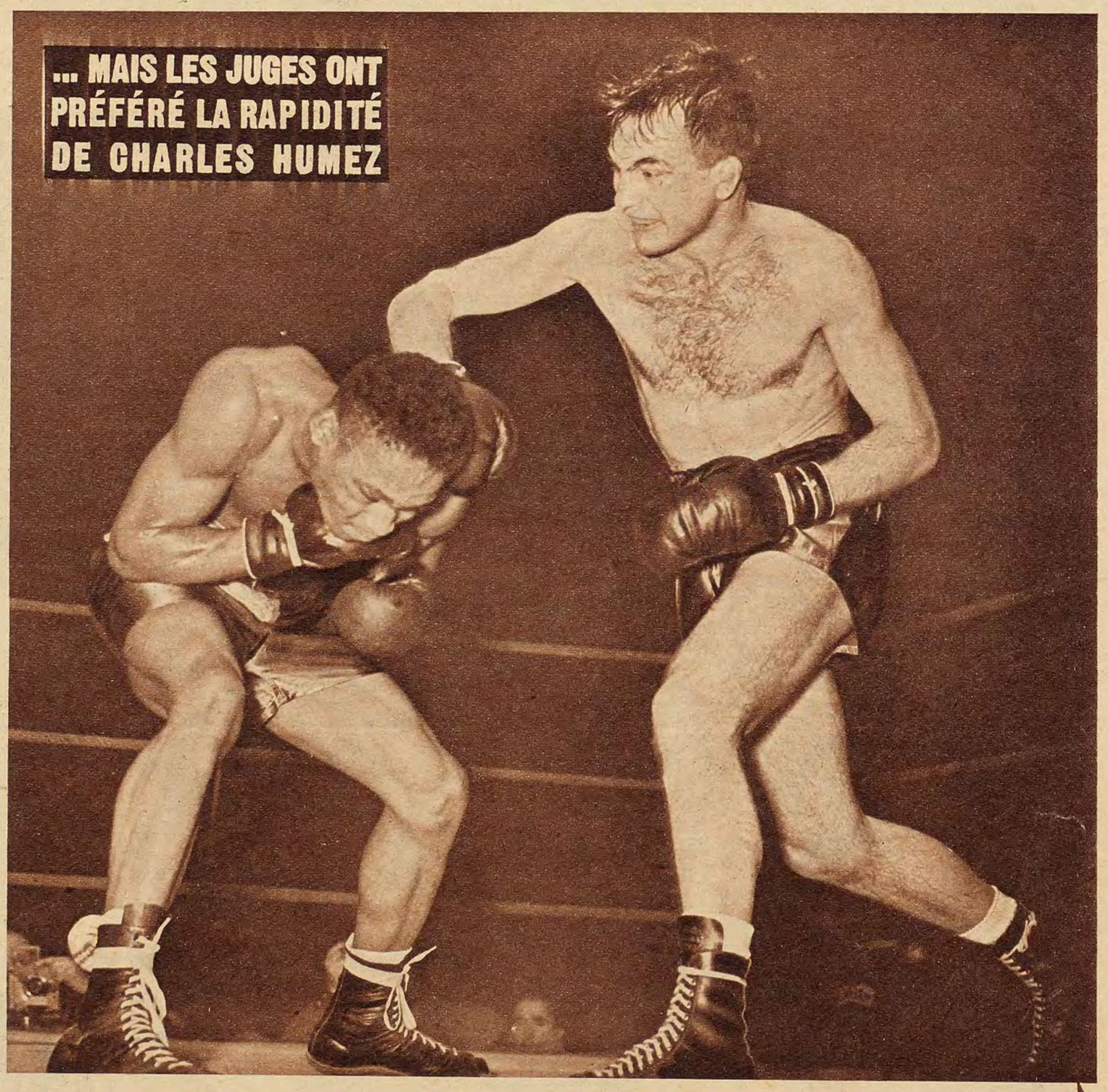
Londres, Schlindwein ira à Helsinki



Les gymnastes Lainé, Elsener, Schlindwein, Poirier, Pepers, Jambrun (g. à dr.) s'affrontaient dimanche.

Christian Elsener (de Nancy), classé 3e, remporta nettement l'épreuve des arçons, devant Pepers.

LE PUBLIC DU VÉL' D'HIV' A AIMÉ L'EFFICACITÉ DU SOLIDE NORMAN HAYES...



... MAIS LES JUGES ONT PRÉFÉRÉ LA RAPIDITÉ DE CHARLES HUMEZ

Qui a raison ?

ET COMMENT DÉSIGNER UN VAINQUEUR ?

FRANCE-SPRINGBOKS (3-25), samedi, à Colombes. Les joueurs sud-africains, plus rapides, exploitèrent les fautes commises par leurs adversaires. Les avants français Mias et Labadie partent en dribbling. A gauche : Du Toit va s'efforcer d'arrêter le ballon. A l'extr. g. : Bourdeu suit l'action. Au centre : Dinkelman, Bréjassou, Chevallier, Van der Ryst. A dr.: Dufau.

K. NIELSEN nouveau champion de France de tennis sur courts couverts n'est ni un artiste, ni un stratège, mais un " cogneur "

DEPUIS qu'il prépare sa carrière d'ingénieur, Kurt Nielsen, de Copenhague, a appris maintes fois que la ligne directe est le plus court chemin d'un point à un autre. Cet axiome, il l'applique aussi en tennis.

Ce fils de famille, venu très jeune à la raquette, était déjà un « grand espoir » à 18 ans. Depuis, il a foulé le sol d'un nombre considérable de terrains dans le monde, est champion de Scandinavie et, maintenant, champion de France sur courts couverts.

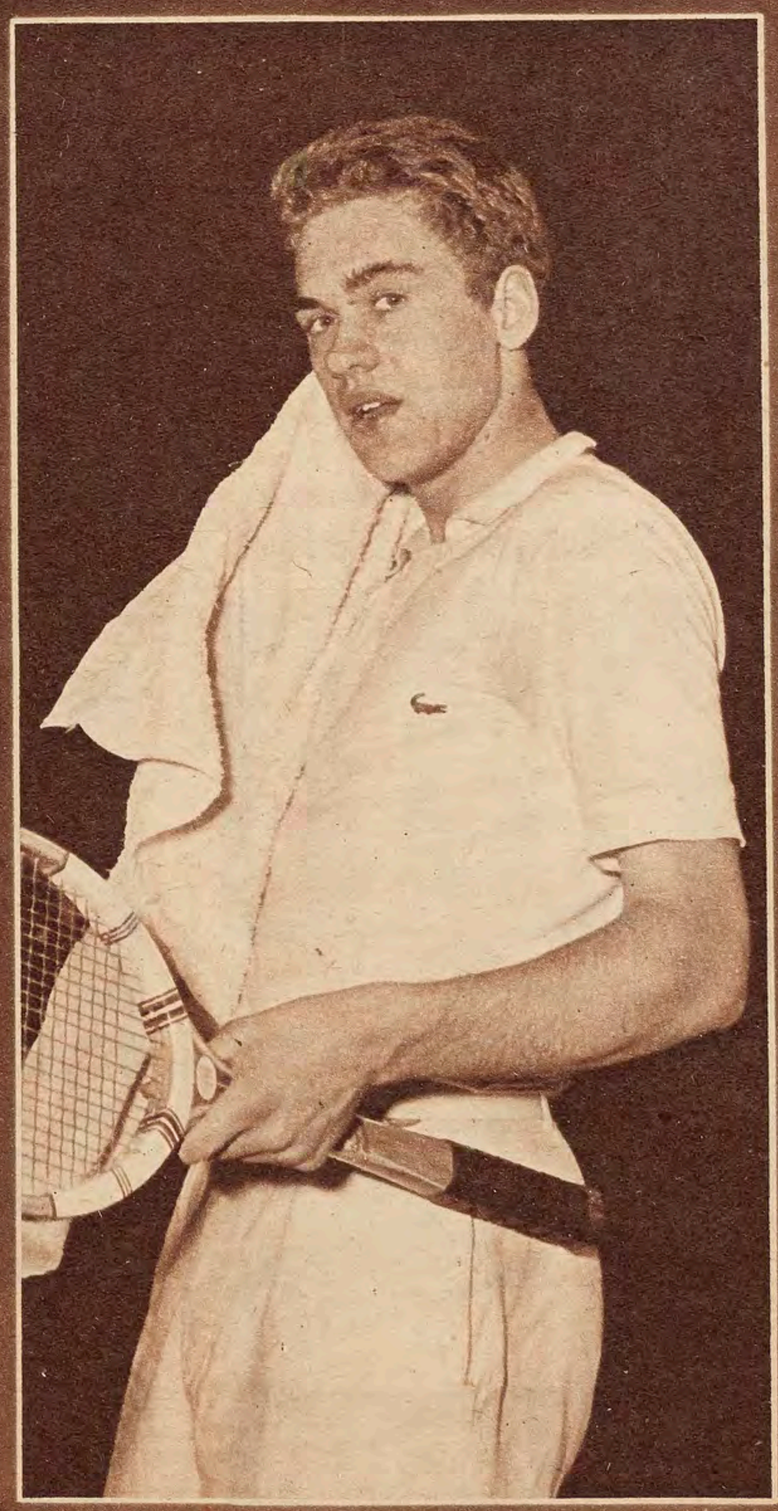
Car, bien que fantaisiste, pas toujours très sérieux, Kurt Nielsen ne s'embarrasse pas de fioritures.

Ce n'est pas un grand artiste, ni un stratège, mais un « cogneur » athlétique, qui frappe sans ménagements la balle, selon la manière forte.

Des services « directs », suivis de volées « courtes », lui ont valu la victoire, en trois sets, sur l'Egyptien Drobny, qui s'est laissé impressionner par la façon simpliste, mais efficace, du Danois, dont l'insouciance habituelle s'était transformée en force pure utilisée à plein.

Les Français ont, eux aussi, un champion de France. Il s'agit d'un certain « espoir » nommé Jean Borotra qui, vainqueur dans le double mixte, doit être le recordman du monde des titres nationaux conquis au cours d'une vie de tennisman. L'ex-mousquetaire a pris le meilleur, dans la finale mixte, sur Kurt Nielsen. Mais il avait, à ses côtés, une collaboratrice précieuse, l'Anglaise Joan Quartier, qui a cumulé, puisqu'elle est championne du simple (au détriment de Nelly Adamson), du double et du mixte.

E. G. MILTON



Le jeune Danois Kurt Nielsen, qui vient de remporter le titre de champion de France sur courts couverts, s'éponge le visage.

Notre vétéran Jean Borotra s'est adjugé le titre en double mixte, en compagnie de l'Anglaise J. Quertier.

L'Egyptien Drobny s'est laissé imposer la manière efficace de Nielsen. Il s'inclina, en finale, en 3 sets.